

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16^{ME} ANNÉE, No 808.—SAMEDI, 28 OCTOBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion . . . 10 cents
Insertions subséquentes . . . 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



JEUNE ETUDIANTE ALLEMANDE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 OCTOBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : Charité, par Z. Mayrand.—Le dévouement du médecin.—Souvenirs de Rome, par Léon des Carries.—Les roses de Saint-Dominique.—Promenade d'un trouper, par Paul Laroques.—Poésie : Les bucoliques de Virgile, par Dr J.-N. Legault.—En revenant de la noce, par Egré des Forêts.—Impressions et paysages, par Paul et Victor Marguerite.—Légende, par Victorine Maubry.—Nos gravures.—Au Transvaal.—Les deuils, par Interim.—Primes du mois de septembre.—Jeux et amusements.—Théâtres.—Choses et autres.—Feuilletons canadiens : Le chevalier Henry de Tonty ou Main de Fer, par Régis Roy.

GRAVURES : Jeune étudiante allemande.—La place du marché au Transvaal.—Notre-Dame de Lourdes de Montréal : Vues extérieure et intérieure.—Le temps de la vendage.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Merci, M. Herbet,te, merci de votre bonne visite, de vos paroles sympathiques, de vos sages conseils qui nous remettent un peu de baume au cœur.

Ah ! cela fait du bien et rafraîchit le cerveau de voir un honnête homme remettre les choses au point et revendiquer hautement la supériorité des qualités de la France et par conséquent du Canada-Français.

Nous n'y sommes guère habitués, et nos compatriotes d'origine anglaise ne nous gâtent pas sous ce rapport, mais il faut les excuser un peu, quand ils ne vont pas trop loin, attendu qu'ils peuvent plaider ignorance du sujet dont ils parlent à tort et à travers.

M. Herbet,te a été fêté partout, c'était justice, et la Nouvelle-France gardera longtemps le souvenir de la visite de son oncle d'outre-mer.

Le discours qu'il a prononcé a surtout produit un grand effet, à l'Université Laval, où il a donné sa dernière conférence.

J'en détache quelques extraits qui intéresseront les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ :

Il y a sept ou huit ans, que je me propose de venir au Canada. Je remettais toujours mon voyage à "l'année prochaine." Je ne pouvais plus dire "à l'année prochaine" sans remettre mon voyage "au siècle prochain." J'ai trouvé qu'un siècle est beaucoup

trop long avant d'aller voir ceux qu'on aime, et je suis venu.

M. le président de l'Institut vient de nous dire que nous avons oublié le Canada. C'est une erreur. Nous ne sommes pas un peuple oublié. Les Français n'ont pas oublié Jeanne d'Arc et ils se souviennent des héros qui ont combattu ici pour la gloire de la France et pour la civilisation chrétienne.

La France est un grand théâtre, où sont passées bien des hordes féroces, bien des races diverses, bien des religions et bien des civilisations différentes remontant jusqu'à l'époque romaine. Cependant, la terre de France a tout dévoré, tout absorbé pour devenir, après des siècles, le foyer de civilisation du monde entier.

La France a toujours été en avant quand il y avait du danger ; ce fut peut-être son malheur, mais c'est aussi son honneur et c'est pour nous une compensation suffisante. Vous connaissez ce sentiment, vous, dont les ancêtres furent les pionniers de ce Nouveau-Monde, de cette Nouvelle-France, dont on ne peut fouler aucun coin du sol sans y voir leurs œuvres inscrites. C'est vous, par vos ancêtres qui sont aussi les miens, qui avez porté partout la bonté, la noblesse du cœur, la religion, le véritable sentiment humain, en un mot, le bien.

Dans leur passage à travers le monde, les autres nations ont cherché l'intérêt, c'est-à-dire le fait ; nous cherchons l'idéal derrière l'idée. Nous ne sommes pas de ceux qui, chaque fois qu'ils font le bien, cherchent à y placer l'intérêt.

Nous travaillons beaucoup en France, mais pour les autres, car nous sommes généreux et nous cherchons à répandre la lumière autour de nous.

Nous nous sommes trop longtemps battus pour un lopin de terre quand nous aurions dû prendre possession du globe entier, par la pensée, la littérature, les sciences et les arts. Qui peut se vanter, en effet, d'avoir pris un peuple quand il l'a conquis ? On ne gagne que les dégénérés, les vils, les grossiers, les gens sans cœur, par les armes ; les nations qui ont de l'intelligence et du cœur ne se gagnent que par l'action. Ce sont ces victoires que la France désire.

C'est la victoire que vous avez remportée, vous, Canadiens-français, qui, malgré votre abandon, avez gardé votre langue et votre religion et avez su reconquérir votre liberté.

Les Français et les Parisiens regrettent trop souvent de n'être pas connus et peut-être, d'être méconnus dans leurs intentions et leurs efforts pour travailler au bien général. Les visiteurs étrangers, surtout ceux qui ne connaissent pas suffisamment le français, ne voient guère de Paris que les dehors, le mouvement des rues et des promenades, les lieux publics et les attractions de plaisir.

Après avoir parlé de la Saint-Jean-Baptiste à Paris, M. Herbet,te dit un mot de l'Exposition de 1900, qu'il appelle "les assises de la grande civilisation internationale." Il invite les Canadiens à se rendre à Paris, en 1900, et il leur conseille de se mettre en relation avec les personnes qui pourront leur faire mieux connaître la Ville Lumière.

"Venez, s'écrie vibrant d'émotion, M. Herbet,te, venez nous voir, nos frères du Canada. Mais ne venez pas à Paris comme y viennent la plupart des étrangers, pour s'amuser. Ceux-là ne voient pas le vrai Paris."

M. Herbet,te est membre de la commission supérieure de l'Exposition. Il a été appelé au conseil d'Etat, comme membre de la section des Travaux Publics, du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture ainsi que des Postes et Télégraphes ; c'est-à-dire de la section qui a précisément à s'occuper des matières intéressant le plus l'Exposition universelle et dont le président est M. Alfred Picard, le commissaire général de l'Exposition de 1900. Le désir de tous ceux, qui s'intéressent à cette Exposition, M. Herbet,te, est de faire pénétrer les visiteurs non seulement dans l'examen des merveilles que cette Exposition va rassembler, mais de leur ouvrir la vie scientifique et toutes les œuvres intéressant la civilisation et le progrès, auxquelles la France se fait honneur de collaborer. C'est dans cet ordre d'idées que l'on a organisé à Paris un bureau de renseignements scientifiques, pour fournir à tous les étrangers de langue anglaise les indications les plus utiles sur les institutions et les établissements se rattachant à l'étude des diverses sciences et à leur application.

Ce bureau a été confié à M. le Dr Gérin-Lajoie, Canadien d'origine, citoyen américain et très sympathique à ses amis de Paris. Chaque visiteur étranger pourra, par ce moyen, être mis au courant des matières auxquelles il s'intéresse.

Il est bon, ajoute M. Herbet,te, que dès maintenant, l'on sache à l'étranger que la France est heureuse de travailler de commun accord, avec les hommes compétents des divers pays, aux œuvres communes d'études, de recherches et de progrès en tous genres de connaissances.

Nous irons à l'Exposition, M. Herbet,te, nous irons en aussi grand nombre que possible, si les Ontariens nous prêtent vie.

** Eh oui ! si les Ontariens nous prêtent vie, car les pauvres Canadiens-français ne sont pas bien sûrs de vivre bien vieux, si l'Angleterre suit les conseils du bipède Gorman, grand blagueur devant l'Eternel.

Le susdit Gorman, qui est ministre protestant (les bons protestants lui rient au nez), a prononcé, l'autre dimanche, dans l'église de Grace Church, à Ottawa, les paroles suivantes.

J'en respecte la traduction (fidèle, paraît-il), que je trouve dans un journal de Montréal, parce qu'elle peut donner une idée du mauvais anglais parlé par cet individu :

Et encore, c'est ce "Français," supporté par des personnes plus françaises que lui encore, qui ose insulter un peuple loyal et dévoué en prétendant représenter leurs vues par l'action que vient de faire le gouvernement. Quelle est donc notre loyauté ? Notre patriotisme pour l'Angleterre doit-il être basé sur un lâche calcul ? A ce prix la reine pourrait acheter l'aide des Turcs ou des Hottentots. Ces Français qui sont à la tête du gouvernement aujourd'hui, dont les opinions sont émises à l'étranger comme étant nôtres, ne sont pas nos représentants, nous les répudions.

Le plus tôt que l'Angleterre le saura, le mieux ce sera. La question de la suprématie française et catholique romaine a été décidée sur les Plaines d'Abraham et ne le leur laissons pas oublier. S'ils jouissent de privilèges égaux, je devrais dire supérieurs aux nôtres, ils ne devraient pas oublier que c'est grâce à leur citoyenneté anglaise et non à leur titre de français qu'ils les ont obtenus.

Ceci est une question religieuse et non politique.

Tout le pays, à l'exception des Canadiens-français, demande que les soldats soient envoyés immédiatement et que le Canada paie jusqu'au dernier sou des dépenses. Le pays est-il si pauvre qu'il ne puisse se permettre cela ? Je crois que non, si j'en juge par l'administration. Nous avons les hommes, et les hommes désirent aller combattre. Ils l'ont déclaré emphatiquement. Nous avons l'argent et nous voulons le donner, mais un gouvernement qui ne représente pas les citoyens de ce pays sous ce rapport, refuse sa permission.

Je crois que j'exprime les sentiments des principaux hommes de ce pays en parlant comme je fais. Que la nouvelle se répande donc au loin, qu'ici, dans la métropole du commerce et le centre de l'intelligence, on répudie ou méprise l'acte déloyal des représentants Canadiens-français et catholiques du gouvernement, et que nous sommes déterminés à agir sans l'assistance du gouvernement et à rendre ainsi à César ce qui appartient à César.

Eh bien, mais, qu'est-ce donc qu'il lui prend, à cet Olibrius ? Quelle mouche l'a piqué ? De quoi se plaint-il ?

On ne lui a rien dit à cet hurluberlu ; on ne le connaît pas ; personne n'en a jamais entendu parler, pourquoi donc part-il ainsi comme un fusil sans plaque ?

Il ne s'agit pas de politique, il a grand soin de le dire ; c'est une question purement ou plutôt impurement religieuse.

Ce brave Gorman, qui ne rêve et ne prêche rien autre chose qu'une grande Saint-Barthelémy de Canadiens catholiques ! Son plan est bien simple ; il faut tuer tout ce qui est catholique.

Reste à savoir si les catholiques se laisseront faire.

Gorman, mon pauvre Gorman, si tu as perdu une belle occasion de ne pas dire de bêtises, tu auras au moins la consolation de nous avoir fait rire et nous nous contenterons de te faire la même réponse que fit, en 1828, l'ambassadeur français à Londres, alors que le premier ministre anglais lui disait que l'Angleterre pourrait bien s'opposer à l'expédition d'Alger :

—Excellence, répondit brusquement l'ambassadeur, faites ce que vous voudrez, nous nous fichons de vous.

Non, non, Gorman, tu ne fais peur à personne ; nous voulons être et nous sommes de loyaux sujets de Sa Majesté, mais pas de menaces, pas de gros mots pas un geste brutal, à bas les pattes, et si l'envie te prenait à toi et à tes complices de faire le méchant, gare ! car

Cet animal est très méchant. Quand on l'attaque, il se défend.

Décidément, voilà un Gorman qui est mûr pour l'asile.

* * Mais, à tout prendre, ces divagations ne font pas autant de mal qu'on pourrait le croire au premier abord.

Certes, on ne peut dire qu'elles tendent à faire disparaître les haines de races, ni à cimenter la concorde la plus parfaite, mais elles servent à raffermir beaucoup de gens dans les croyances religieuses qui leur ont été enseignées, mais qui étaient devenus un peu tiède sous ce rapport.

Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple dont je suis certain, je ne suis pas précisément ce qu'on appelle un "rongeur de balustre," comme dit Jean-Baptiste, mais si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, un mouvement, une agression anti-catholique se produisait en Canada, je vous jure que j'irais volontiers essayer de trouver la peau de quelques-uns de ces fanatiques, quitte à me faire démolir après, et je suis bien sûr que mon fils aussi serait près de moi.

Allons, Gorman, ce n'est pas la peine d'aboyer, on n'a pas peur.

* * Sa Majesté la Reine a convoqué les Chambres en assemblée extraordinaire et, dans son discours d'ouverture, a déclaré qu'à part l'Angleterre, le monde était en paix.

Que l'Angleterre soit en guerre, ce n'est pas bien nouveau, car pendant ces soixante-deux ans de règne, notre gracieuse souveraine n'a, je crois, jamais vu la paix parfaite dans son vaste empire, mais ce n'est que la cinquième fois, pendant ce laps de temps, que le Canada aura eu à faire le coup de feu.

En 1837, mouvement insurrectionnel ;

En 1866, mouvement des Fénétiens ;

En 1870, insurrection au Nord-Ouest ;

En 1885, affaire Riel ;

Et en 1899, voyage au Cap.

Les journaux anglais, en annonçant que c'est le général Buller qui aura le commandement en chef de l'armée d'Afrique-Sud, ajoutent que certains officiers le qualifient de brute, *bien qu'ils admirent sa détermination.*

Il connaît les Boers, dit-on, et les mesures les plus énergiques ne le sont jamais trop pour lui. Tant qu'il restera un vestige de l'influence des Boers au Transvaal ou dans l'Etat libre d'Orange, il emploiera tous les moyens pour les faire disparaître.

Ce qui veut dire en prose que le général Buller tuera tout, au nom de la civilisation, toujours.

Ce que j'admire chez les Anglais, c'est l'aplomb avec lequel ils semblent vouloir justifier toutes leurs attaques et toutes leurs conquêtes. A les entendre, il s'agit toujours de défendre le vrai Dieu et la civilisation, aussi n'est-il pas étonnant de voir chaque général commandant en chef se croire un Charles Martel chargé par le Très-Haut d'écraser le fanatisme et la barbarie.

Cependant, dans leur for intérieur, ils ne sont pas tous de cet avis, témoin cet officier anglais qui disait un jour à M. Charles Legros, rédacteur au *Journal des Débats* : " Il faut être bien sot pour croire qu'un grand empire comme l'empire britannique a pu être fondé seulement par des moyens honnêtes ! "

Nous ne sommes pas sots, nous ne l'avons jamais cru et nous ne croyons pas que la guerre du Transvaal puisse jamais servir de fleuron à la couronne d'honnêteté que l'Angleterre songe peut-être à se faire fabriquer un de ces jours.

* * Dans cette aventure extraordinaire, colossale reproduction du conflit du Loup et de l'Agneau, le loup n'a les sympathies d'aucune puissance européenne.

Voici des échantillons des opinions exprimées par les journaux de l'empire allemand :

La *Gazette du jour Allemande* s'exprime ainsi : I est inutile de dire que nos vœux les plus sincères sont pour les Boers, car ils vont se battre non seulement pour défendre leur existence, mais aussi pour défendre la position de l'Allemagne dans l'Afrique du Sud, car nous y perdrons tout si l'Angleterre gagnait. D'un autre côté si les Boers triomphent, l'Angleterre ne perdra pas seulement l'Afrique du sud ; elle perdra

peut-être aussi sa position si puissante dans le monde."

La *Gazette de la Croix* et les *Nouvelles de Hambourg* tiennent le même langage. La *Gazette Allemande* en parlant de l'ultimatum dit : " Les injustices faites par la Grande-Bretagne au Transvaal forment des monceaux aussi hauts que des montagnes, et l'impression produite par l'ultimatum sur toute personne impartiale est irrésistible.

Le *Moniteur Local* traite de brutalité colossale " la manière d'agir de l'Angleterre et accuse M. Chamberlain, ainsi que le parti de la guerre en Angleterre, de se livrer à des opérations financières malhonnêtes qui rendent la guerre nécessaire."

La *Gazette de Francfort* dit : " Pas d'opposition de la part des autres puissances uniquement à cause de la neutralité amicale de l'Allemagne ; mais l'Angleterre lui en sera très peu reconnaissante lorsque la guerre sera terminée."

La *Gazette de Cologne* dit : " Nous espérons que les Boers n'auront pas le sort qu'a eu l'Espagne et qu'ils ne perdront pas leurs biens." Le *Correspondant de Hambourg* dit : " Les autres puissances doivent désirer voir l'Angleterre aussi longtemps que possible dans une lutte avec les Boers, car de cette façon elles auront la voie libre ailleurs."

Quant à la presse française, sur les trente-huit journaux quotidiens publiés à Paris, pas un n'est en faveur de l'Angleterre.

Et comme la France a toujours raison, concluez vous-mêmes.

* * La langue française à Ottawa.

A propos d'un mariage qui vient d'avoir lieu dans la capitale du Canada, le correspondant d'un journal de Montréal, fait publier une longue liste des cadeaux offerts à la mariée, chose qui intéresse les lecteurs autant que ce qui se passe dans la lune.

Parmi ces présents, je remarque les suivants :

" Sets à toilette ; Set à chartreuse ; Set à table ; Set en crystal ; Set à fruits ; Set à l'eau ; Set à coco ; Set à couteau ; Set à gruau, etc., etc.,... ! !

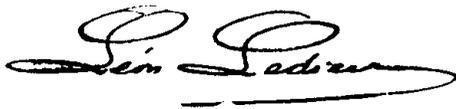
" Vase en pierre chinoise " !

" Vase en pierrerie " !

" Amoureux en pierrerie " !

Et enfin : " Record de famille " ! ! !

En voilà un qui a conservé la langue du siècle de Louis XIV.



A BATONS ROMPUS

Je ne sais si vous êtes comme moi, lecteurs, mais, quand l'hiver se dépouille de sa douillette, floconneusement duvetée, que les arbres se revêtent de verdure pour y appeler les nids, que le frais minois des femmes apparaît aux croisées qu'elles réjouissent de leur œil assassin et de leur sourire fleuri, je lève les yeux au ciel et mon cœur chante un joyeux *Hosanna* : c'est la vie qui revient !...

Au contraire, quand l'été se dépouille de son vêtement diapré, que les grands arbres montrent leurs grands bras de squelette, que les gazons se blanchissent et se dénudent comme la tête d'un centenaire, je baisse les yeux vers la terre et mon cœur entonne un triste *Miserere* : c'est l'agonie, c'est le commencement de la mort ! Frères, il faut mourir !...

Tout nous le dit, nous le répète. Voilà pourquoi je suis toujours triste à cette saison de l'année, et que mes *Bâtons Rompus* d'aujourd'hui seront peut-être... *corrompus*.

— Mais, Monsieur, me dit mon barbier—un philosophe qui a perdu ses dents et ses cheveux—en m'enlevant un morceau de chair de la lame de son rasoir, c'est la loi commune et naturelle : nous entrons dans la vie en gros et nous en sortons... en détail.

Il est de fait que la vie, en comparaison de l'éternité, est un bien petit détail... Pour quelques-uns, c'est presque... du détail.

Les guerres le prouvent, et à cette pensée j'oublie les foins et les blés dernièrement fauchés, et je porte mes yeux vers cette terre d'Afrique jonchée déjà, hélas ! de héros morts, les uns pour leur liberté, les autres pour leur devoir.

En voyant ces casaques rouges inonder le sol Africain, en contemplant les corps sanglants de ces héroïques Boers, je me découvre respectueusement ; car tous combattent et meurent pour leur drapeau !... Marche donc toujours le cœur haut, ô soldat ! qui que tu sois, toi que les rois, ces pasteurs des peuples, mènent à la boucherie, et marche gaiement à la mort en te rappelant ces vers du poète :

Et les peuples encor n'ont rien vu de plus beau.
Qu'un brin de laurier vert sur un jeune tombeau !

* *

Tout en faisant verser beaucoup de sang, cette guerre a déjà fait verser et fera verser beaucoup d'encre. On dirait qu'il y a une guerre partout. O ironie ! ne dirait-on pas que la Conférence de la Paix a semé un vent de haine et de discorde sur le monde entier ? Ici et partout, les hommes politiques, les partis, les journalistes, se heurtent, se choquent, se déchirent, et cela à propos de race ou de religion. Si cela continue, nul doute que le Dieu des armées fera surgir un homme qui établira une seule langue et une seule religion, pour sauver l'humanité en danger.

Peuples ! vous qui voulez conserver le patrimoine de vos ancêtres, faites-vous donc des concessions mutuelles, et marchez la main dans la main.

* *

Sans aller bien loin derrière nous, cela s'est déjà vu. Ainsi en 1884, quand l'Angleterre a fait appel au Canada pour aller délivrer l'héroïque Gordon, à Kartoum, quatre cents Canadiens ont répondu généreusement à cet appel. Ils sont partis de gaieté de cœur, et leur conduite a été si vaillante et si admirable, qu'elle leur a valu des félicitations d'officiers supérieurs, et les honneurs de la tribune anglaise, par sir Garnet Woolseley. Plusieurs même ont laissé leurs os sur les bords du Nil. Donc, honneur aux Canadiens qui ont marché la main dans la main avec les soldats anglais.

Plus tard, en 1885, lors de la rébellion du Nord-Ouest, Oscar Pelletier, Turcotte, Lemay, sont tombés blessés aux côtés du colonel William et du capitaine French, morts au champ d'honneur, et tant d'autres dont je ne me rappelle plus les noms. Enfin, beaucoup d'autres, Anglais, Canadiens, Français, sont revenus infirmes, impotents, sans autre récompense que la satisfaction de pouvoir se dire : " J'ai combattu pour la civilisation."

Si j'en parle, c'est que j'étais aux deux expéditions et que je les ai vus à l'œuvre. Donc, ne l'oubliez pas, Messieurs les francophobes, " honneur aux Canadiens qui ont marché la main dans la main avec les soldats anglais."

Enfin, encore aujourd'hui, il y a un grand nombre de Canadiens-français qui demandent à s'engager volontairement pour marcher la main dans la main avec les soldats anglais, et nos vœux les accompagnent de ce cri de notre cœur : *Honneur aux braves* ?



Les larmes sont un don et elles ont une puissance, elles effacent ce que le cœur gardait d'amer et lavent ce qu'il contenait de souillé.—MAGDA.

A la porte du bonheur comme au seuil de l'adversité, nous devons nous souvenir que nous avons un Dieu à adorer et à implorer.—COLIBRIS.

Voulez-vous avoir la paix avec les hommes, ne leur contestez pas les qualités dont ils se piquent : ce sont celles qu'ils mettent ordinairement à plus haut prix ; c'est un point capital pour eux.—VAUVENARGUES.

CHARITÉ !

Déjà la bise de l'automne
Rougit les bois des alentours ;
A sa voix triste et monotone
L'été s'enfuit, et ses beaux jours.

Adieu ! tendre et douce verdure,
Adieu ! gris chantres des bosquets ;
Les nids déserts, c'est la froidure ;
Les prés séchés n'ont plus d'altruïts.

Errant sur les feuilles tombées,
On pense aux ans qui ne sont plus,
Aux illusions envolées,
A tous les bonheurs disparus.

Le riche attend dans l'allégresse
L'Hiver, sous ses riantes lambris ;
Les chants et les plaisirs sans cesse,
Pour lui chassent les noirs soucis.

Regardez à votre portique,
Regardez, chrétiens opulents,
Le pauvre, au vêtement rustique,
Demandant l'aumône aux passants.

Il tend sa main endolorie,
Implorant votre charité :
Riches, que votre âme attendrie
Console et donne, ayez pitié !

Donnez beaucoup dans le silence,
Séchez les pleurs des malheureux,
Fuyez part de votre abondance :
Bonheur ! à qui fait des heureux.

J. Mayrand

LE DÉVOUEMENT DU MÉDECIN

Le médecin, pour être à la hauteur de la position sociale qu'il occupe, doit un dévouement complet à ses frères malades. Semblable au ministre de Dieu, il ne doit point se laisser effrayer par les dangers des maladies contagieuses qu'il rencontre sur son chemin. Il doit envisager froidement ce danger et se souvenir que, du moment où il est entré dans la pratique de sa profession, sa vie est toute de dévouement et qu'il se doit à ses semblables. Il ne peut reculer, sa conscience le lui défend.

Cette générosité du cœur, cette qualité qui doit être la base fondamentale et essentielle, surtout du médecin chrétien, ne doit pas être animée par le souffle de l'intérêt, mais elle doit puiser sa source dans l'attente d'une vie éternelle.

Dans le seul but d'assurer à sa famille le pain nécessaire à son existence, le médecin irait-il affronter les maladies contagieuses et s'exposer à leurs atteintes mortelles ? Je m'en rapporte à vous, lecteurs, et je vous demande quel est celui d'entre vous qui exposerait ainsi sa vie en échange de quelques dollars ? qui oserait seulement compromettre sa santé, ce bien si précieux, cet héritage qui vient de Dieu, au service d'autrui, s'il ne recevait pour toute récompense qu'un peu d'or ?

Il faut quelque chose de plus puissant que l'intérêt pécuniaire pour faire germer dans le cœur du praticien cette expansion au bien pour ses semblables. Pour lui faire accomplir de si belles actions, pour lui faire engendrer de ces actes vraiment héroïques, il faut le concours de la religion. La religion ! voilà la pierre angulaire de la médecine ; en elle réside l'honneur de la profession médicale.

Pour faire tomber dans l'oubli des défections qui se sont produites bien rarement, il est vrai (qui n'a pas de faiblesses), se dresse le glorieux martyrologe des médecins tombés au champ d'honneur, innombrables comme les étoiles du firmament. Parmi ces preux se rangent les célèbres médecins français : Vailleux, Blache, Clasel de Boyer et tant d'autres qui, ayant contracté la maladie au lit de leurs malades, sont tombés victimes de leur dévouement.

Pour ne citer qu'un exemple entre mille de dévouement

accompli par nos médecins canadiens, qu'il me soit permis de rappeler le plus récent.

Un jeune homme, reçu médecin de la veille, encore dans la fleur de ses vingt printemps, à qui s'ouvrait un avenir de riantes promesses et doué d'une intelligence remarquable, fut nommé interne dans un hôpital bien connu de Montréal. Ses devoirs professionnels le mirent en contact avec des malades atteints de la fièvre typhoïde. Il la contracta. Les soins les plus pressés lui furent prodigués. La science médicale, assemblée autour de son chevet, ne put conserver cette précieuse existence. L'arrêt de Dieu était porté ; il fallait sacrifier sa vie. Il le fit avec cette résignation dont les martyrs ont seuls le secret.

Que ce dévouement sublime est bien digne de l'estime et de la plus haute considération de tous les cœurs sensibles et généreux ! Ce dévouement, qui doit être une qualité fondamentale du médecin, suffit à lui seul pour élever le rôle qu'il est appelé à remplir dans la société à la hauteur d'un véritable sacerdoce.

A toute heure du jour et de la nuit, du moment qu'il y a une souffrance à apaiser, un remède à porter pour soulager cette pauvre humanité souffrante qui nous compose, le médecin, semblable à une sentinelle qui cherche à dépister l'ennemi qui s'avance, ne doit pas perdre un seul instant. Le pauvre comme le riche doit attirer son attention, mais d'une manière toute spéciale.

Le riche, une fois les honoraires de son médecin payés, croit, souventes fois, ne pas lui devoir de reconnaissance. Il croit avoir satisfait à la dette de l'honneur.

Ayons certains égards pour le pauvre, ne le repoussons pas : la maladie le rend doublement digne de notre commisération : *Res sacra miser*. S'il n'a pas d'émoluments à nous offrir en retour des sacrifices que nous nous sommes imposés pour lui, il aura, du moins, un cœur généreux et reconnaissant.

Et d'ailleurs, la charité chrétienne porte bonheur même sur cette terre et sera récompensée par Dieu qui a promis, dit l'Évangile, qu'un verre d'eau donné en son nom ne restera pas sans effet sur sa miséricorde en faveur de celui qui l'aura fait. Pour ce service rendu à un frère nécessiteux qui, bien souvent, n'a qu'un misérable grabat pour endurer les tortures les plus cruelles de la maladie, qui n'a plus qu'un peu de pain à partager entre plusieurs bouches affamées, la reconnaissance de ce cœur généreux ne vaut-elle pas plus que l'or que nous pourrions recevoir ?

Il est, dans la vie du médecin, de ces joies intérieures que ressent un cœur sensible et que la plume ne saurait rendre qu'imparfaitement.

Parmi ces joies intimes, mentionnons celle qu'il éprouve, après les misères et les fatigues de la journée en rentrant le soir au logis, tout en trouvant les joies réconfortantes du foyer familial, de savoir qu'il a exercé son rôle de dévouement envers un de ses frères nécessiteux. Que son cœur doit déborder de joie au souvenir de ces hauts faits !

La vie du médecin est une vie de dévouement continu et d'abnégation ; voilà ses charmes et ce qui donne à sa mission un cachet de sublimité et de noblesse.

Dr LÉON COTÉ.

Saint-Paschal, octobre 1899.

SOUVENIRS DE ROME

(Suite)

VELLETRI, 18 juillet 1868.

Mes chers parents,

J'ai reçu hier soir votre lettre datée du 24 juin. Vous ne sauriez croire quelle joie je ressens, chaque fois que m'arrive une de vos lettres. C'est toujours un nouveau bonheur pour votre fils d'apprendre des nouvelles de la famille.

Vous vous ennuyez, tout en supportant avec une résignation admirable l'ennui que vous cause mon absence. Vous me demandez si je m'ennuie aussi ?

Sans doute, je ne cesse de penser à vous, de prier pour vous ; mais je n'hésite pas à vous dire que

l'ennui ne peut avoir aucune prise sur moi. Je suis tout à fait content de l'état de vie que j'ai embrassé : s'il me vient parfois de petites tristesses, qui n'en a pas ? Peut-on avoir le ciel sur terre ?

Je suis très heureux ; et voulez-vous savoir quand j'éprouve le plus de joie ?—C'est lorsque je reviens d'un long exercice qui m'a occasionné beaucoup de fatigue. Plus l'été s'avance, plus nos fatigues augmentent. Maintenant le lever est à 3 heures du matin ; nous allons faire l'exercice de tirailleurs à une lieue environ de Velletri, dans une plaine qui se trouve sur la voie Napolitaine.

Là, nous nous mettons sur deux rangs de profondeur ; puis, nous nous déployons tous sur un seul rang, de manière à laisser entre chacun de nous un espace de cinq pas. C'est le meilleur moyen de combattre.

Nous faisons tous ces exercices au pas gymnastique, c'est-à-dire en courant : c'est fatigant, je vous l'assure ! Encore, si le soleil n'était pas si ardent ! Pourtant, nous partons très tôt : mais à peine le soleil paraît-il, que la chaleur devient suffocante. Ce qui compense un peu, c'est que les nuits sont très fraîches à Velletri, tandis qu'à Rome, elles sont très chaudes. Georges doit en dire quelque chose !

Je vous écris ceci sur mon oreiller : vous pouvez penser que la position n'est pas commode. Bientôt peut-être, il me faudra vous écrire sur la crosse de mon fusil, ou sur mon sac, parce que nous devons aller bientôt camper à l'ancien camp d'Annibal.

Ce matin, j'ai été témoin d'une scène terrible : la fusillade de deux brigands.

Voici ce que j'ai appris sur le compte de ces deux bandits :

Le plus jeune, qui n'avait que dix-neuf ans, a avoué avoir tué onze personnes, parmi lesquelles son père et sa mère ! Quelle monstruosité ! Quelle scélératesse !

L'autre, âgé de vingt-deux ans, n'avait pas moins de meurtres sur la conscience. Ensemble, ils ont un jour atrocement mutilé une femme, après lui avoir fait subir les derniers outrages.

Ils ont eu le temps de se préparer à la mort. Ils se sont confessés tous deux et ont reçu tous les secours de notre sainte religion.

Ce matin, tous les zouaves présents à Velletri se sont réunis sur la grande place. Nous avons formé le carré, au milieu duquel les deux brigands se sont mis à genoux. Un peloton de douze zouaves a été placé devant eux, à une courte distance ; au commandement de : "Joue... feu !" douze coups sont partis, les deux bandits sont morts instantanément.

Je vous avoue que la vue de cette exécution m'a un peu bouleversé.

La foule était immense : on craignait quelque coup de main, mais tout a été très calme.

Laissez-moi vous mettre en garde contre ce que certains zouaves écrivent dans les journaux : je vous dis la vérité pour tout ce qui touche au service militaire, à la nourriture qui est suffisante, etc.

La *Correspondance de Rome* dit que les Garibaldiens se vantent de vouloir venir, à l'automne, *dompter* les zouaves : qu'ils prennent garde à eux !

* *

ROME, 20 juillet, 1868.

C'est de Rome que je continue cette lettre commencée à Velletri. J'ai obtenu deux jours de permission, que j'ai demandés à cause du prochain départ de l'aumônier du troisième détachement, M. l'abbé Routhier.

M. Routhier doit partir jeudi pour le Canada, j'ai donc cru vous être agréable en vous envoyant par lui quelques objets bénits par le Saint-Père.

Ce n'est pas tant parce qu'il vous viendront de moi, que vous devez y attacher de l'importance, que par suite de la bénédiction qu'y aura attachée le Vicaire de Jésus-Christ. Je ne puis rien vous envoyer de plus précieux en ce moment : il m'a fallu me hâter d'aller acheter ces deux chapelets, mais j'espère que vous en serez contents. Une autre fois, je tâcherai de vous envoyer mieux.

Avez-vous reçu les portraits des généraux de l'armée pontificale et les vues des monuments de Rome, que je vous envoyés ?



TRANSVAAL.—LA PLACE DU MARCHÉ, A PRETORIA

Le jour même du départ de M. l'abbé Routhier pour le Canada, nous quitterons Velletri pour Rocca di Papa, où nous camperons. C'est l'emplacement de l'ancien camp d'Annibal.

Je ne crois pas vous avoir dit de quels hommes se compose le régiment des Zouaves pontificaux : c'est de ce qu'il y a de plus noble au monde. Il y a quantité de barons, de comtes, de marquis, de ducs ; mieux que cela : le Souverain Pontife a comme soldat deux princes. L'un des deux sert dans le corps des dragons ; l'autre, nouvellement arrivé, s'est engagé aux zouaves. Oui, l'Infant d'Espagne, Mgr don Alphonse de Bourbon, le frère de don Carlos, s'est mis au service du Saint-Père comme simple zouave ! Quelle générosité de caractère ! quel noble jeune homme ! Il n'a, en effet, que dix huit ans, me dit-on.

On lui a offert de le nommer officier tout de suite ; il n'a jamais voulu accepter, il veut être l'égal du dernier zouave, il veut faire tout ce que nous faisons. Il parle indistinctement à n'importe quel zouave. Il est très gentil. Il est le neveu de la reine Isabelle II. Il est caserné au Janicule où se trouve Georges, mais on ne lui laisse faire aucune corvée, aucun service, quoiqu'il désirerait monter la garde, faire les corvées, etc.

Je n'ai pas eu l'occasion jusqu'ici de le voir : on me dit qu'il a une démarche noble et gracieuse ; quant à la beauté, il n'en a pas de reste.

Je viens de rendre visite au Révd Père Sopranis, S. J., qui me reçoit toujours comme un père recevrait son enfant. Nous avons causé quelques minutes. Trois de mes amis m'accompagnaient. C'est toujours un grand bonheur pour moi quand je puis aller voir ces bons Pères Jésuites : c'est à eux, en effet, que je dois d'être venu à Rome défendre la belle cause de l'Eglise.

Ce soir, j'irai dormir dans le lit de Georges au Janicule : il est de planton à l'hôpital, de sorte que je n'ai pu le voir aujourd'hui ; je le verrai demain. M. est resté à Velletri, en très bonne santé : il est toujours mon ami le plus intime.

J'oubliais de vous dire que Georges est venu me voir à Velletri le jour où les brigands ont été fusillés. Dès qu'il aura terminé son planton à l'hôpital, il se rendra au Vatican afin d'avoir une audience du Saint-Père : cette audience lui avait été promise pour le 21 juillet.

De mon côté, je vais quitter Rome à trois heures pour Velletri.

Chers parents, consolez-vous de l'absence de votre fils, qui a le bonheur de vous procurer un souvenir béni de la main du plus grand des Papes, Pie IX !

LÉON DES CARRIÉS.

LES ROSES DE SAINT DOMINIQUE

A l'occasion du mois du Saint Rosaire, nos chers lecteurs nous sauront gré de leur conter cette petite légende des roses de saint Dominique, que nous avons tirée de l'ouvrage du R. P. Bronchain, *le Mois du Saint Rosaire*.

Serviteur de Dieu, dit un jour un ange à saint Dominique, le Seigneur bénira ton œuvre du Rosaire, et je viens t'apprendre l'histoire et l'origine de cette rose dont tu empruntes le doux nom : Le sacrifice sanglant de la croix était accompli, la très sainte Vierge venait de recevoir dans ses bras le corps inanimé de son divin Fils, et comme elle le pressait sur son cœur maternel, on vint le lui demander pour l'ensevelir :

—Oh ! attendez encore, dit-elle, laissez-moi contempler mon Bien Aimé, et détacher de son front meurtri cette couronne d'épines que je veux emporter et garder toujours.

Et d'une main délicate, écartant doucement la chevelure ensanglantée de Jésus, elle en détachait ce douloureux diadème. Au moment de retirer la dernière épine, plus profondément enfoncée que les autres, la Mère de Jésus sentit sa force l'abandonner par l'excès de la douleur, lorsque soudain, tout près de l'épine, elle vit éclore une petite rose. A cette vue, le courage et l'espérance surmonterent la souffrance :

—Sois bénie, dit-elle, rose chérie, teinte du sang de mon Fils, et repose sur mon cœur comme un gage d'amour et de confiance.

Et, se tournant vers les disciples, elle leur remit le corps inanimé de Jésus ; puis, reprenant avec Jean le chemin de sa demeure, elle passa la nuit dans la tristesse.

Le lendemain, se trouvant auprès d'elle et lui donnant le nom de Mère, Jean lui demanda d'où venait le parfum de rose qu'il sentait :

—Mon enfant, répondit Marie, cette douce senteur s'exhale d'une petite rose que, depuis hier, je porte sur mon cœur ; c'est un présent de Jésus. Au moment où, détachant sa couronne d'épines, je me sentais comme accablée par la douleur, il fit éclore cette fleur qui me rappela ses paroles, son amour envers les hommes qu'il m'a donnés pour enfants, et la promesse de le voir bientôt dans la gloire de sa résurrection.

Ainsi parla la divine Mère.

Vint enfin le jour de son Assomption glorieuse. Lorsqu'on ouvrit son tombeau, on n'y trouva que des roses. Les apôtres se partagèrent ces fleurs, qui leur rappelaient les vertus, la grâce et la bonté de leur Mère, et comme ils savaient ce qui s'était passé au

Calvaire, ils convinrent que la rose serait le symbole de l'amour de Jésus envers les hommes.

Comme l'ange achevait son récit, la Reine du ciel apparut à Dominique, entourée de lumière et couronnée d'étoiles :

—J'accepte, lui dit-elle, l'institution du Rosaire, et pour te prouver combien il m'est cher, je te donne cette *Rose du Calvaire* ; ne crains pas qu'elle se flétrisse, elle se multipliera à l'infini. Tu en donneras à tous ceux qui font partie de ton ordre, puis aux cœurs confiants et bons qui viendront en chercher.

Ensuite elle lui communiqua la formule de bénédiction que les Dominicains emploient encore aujourd'hui et dans laquelle on demande que ceux qui useront des roses bénites soient guéris de leurs maux et délivrés des embûches du démon. Après ces paroles, la vision disparut, et Dominique en fit part à ses frères.

Conformément à cette pieuse légende, les Dominicains continuent de bénir des roses, et à peu près dans les termes révélés par la sainte Vierge. On applique aux malades ces roses bénites, et de nombreuses guérisons miraculeuses ont amplement prouvé jusqu'ici combien cet usage, approuvé d'ailleurs par l'Eglise, plaît à Dieu et à la Reine du Rosaire.

PROMENADE D'UN TROUPIER

Profitant du beau temps, le fusilier Ladouille, qui ne se refuse rien, s'est offert une charmante promenade aux environs de Paris.

Après avoir longtemps marché, il éprouva le besoin de se reposer et s'assit sur un banc de pierre au bord de la route. Là, les jambes étendues et le nez au vent, ayant derrière lui un massif de verdure d'où s'élançait un chêne magnifique, regardant d'un œil rêveur les minuscules silhouettes des cultivateurs s'agiter dans la campagne, Ladouille se laissa aller aux douceurs du *fur niente*.

Un paysan vint à passer sur ces entrefaites et se découvrit.

—Tiens ! se dit notre intelligent, ce pauvre *pétrouquin* me prend au moins pour un officier !...

Et il lui rendit son salut d'un air de condescendance.

Deux minutes après, une troupe de jeunes potaches en promenade passe devant Ladouille.

Tous se découvrent, depuis le plus petit jusqu'au pion.

Et notre camarade leur fait une belle révérence en se disant *in petto* avec infiniment de modestie :

—Ce que c'est que de bien représenter !...

Tandis que l'infortuné Ladouille s'étudie à prendre sur son banc des poses de matamore, une bonne vieille femme chargée d'ans et de paniers survient et, arrivée devant lui, pose ses paniers et se met à genoux en joignant les mains.

Pour le coup, Ladouille n'y tient plus :

—Relevez-vous ! madame, dit-il noblement en la secouant par le bras, je ne suis pas un dieu pour que vous me rendiez ces honneurs ! Je ne suis qu'un simple mortel, comme vous ! Je vous en prie, relevez-vous !...

Longuement la vieille considère son interlocuteur d'un regard abruti et finit par lui dire :

—Fichez-moi donc la paix, espèce d'imbécile ! et laissez-moi faire ma prière, tranquille ! ! !

Alors Ladouille se retourne et—vous voyez son nez d'ici !—aperçoit, dans un creux du chêne, une sainte Vierge en plâtre flanquée de deux bouquets de chrysanthèmes, cause de tous ces saluts et de toutes ces révérences ! ! !

PAUL LAROQUES.

La vie est un moment de halte entre deux éternités.—CHS JOLIET.

PAGE

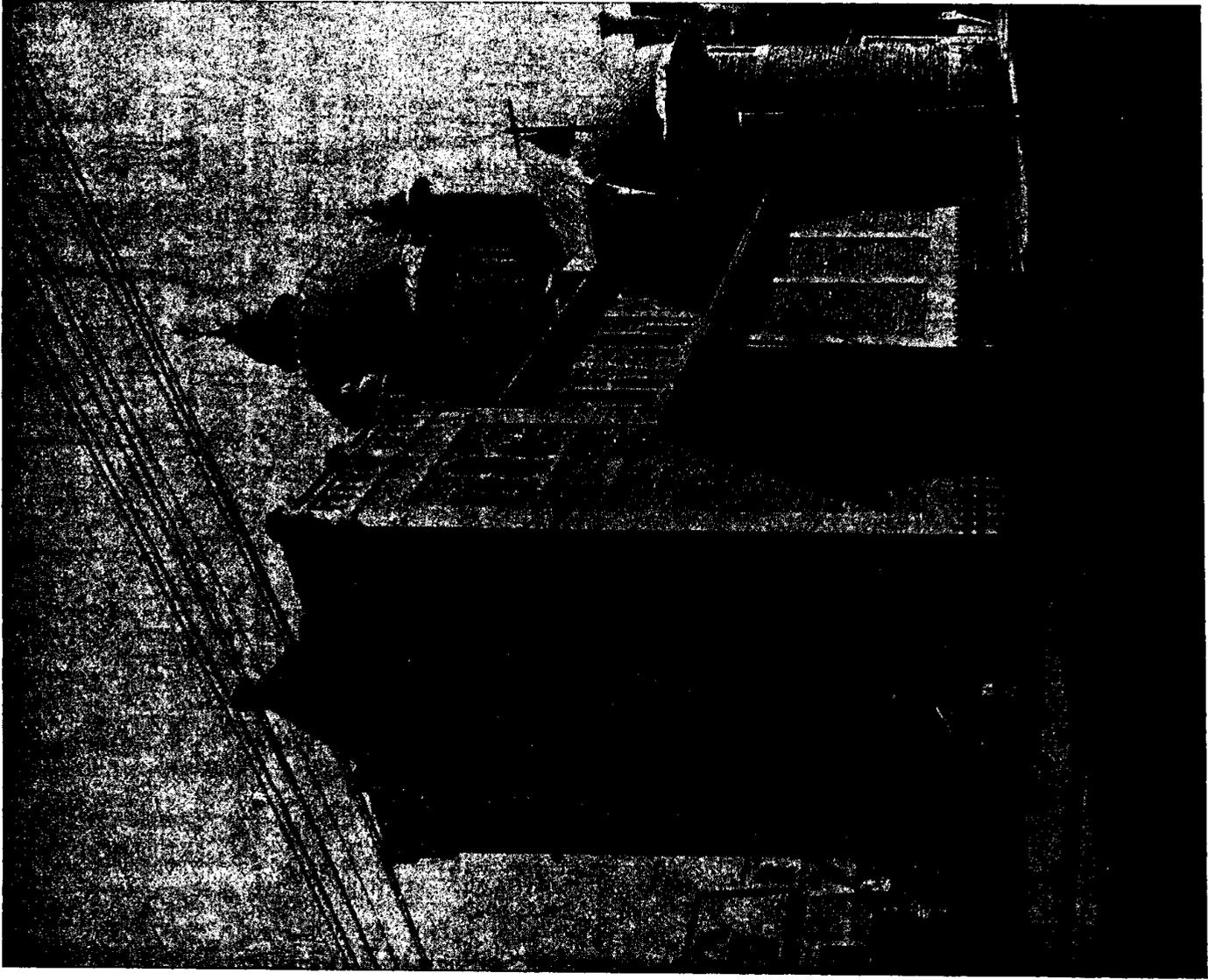
MANQUANTE

PAGE

MANQUANTE

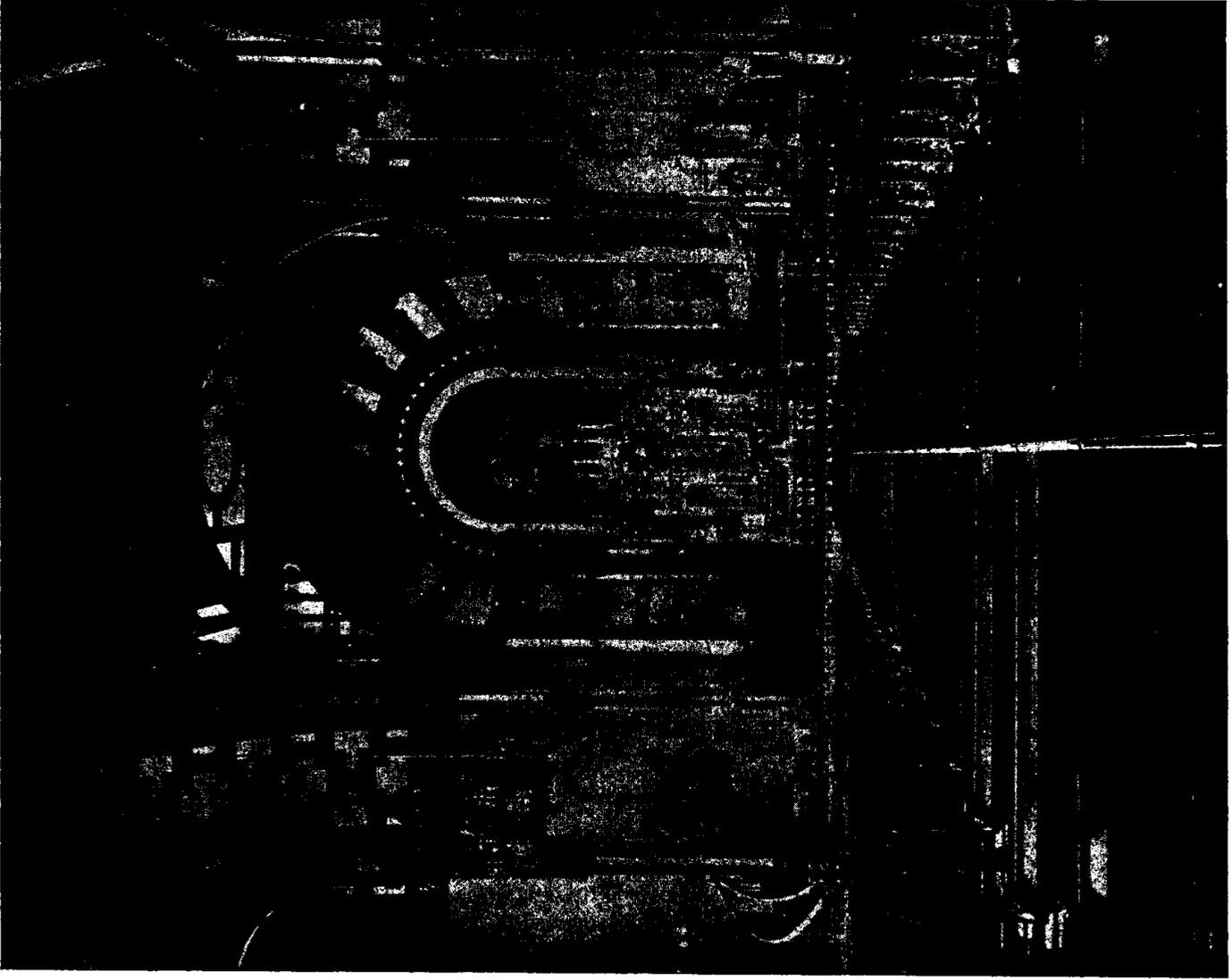


LE TEMPS DE LA VENDANGE



Vue extérieure

NOTRE-DAME DE LOURDES DE MONTREAL



Vue intérieure

AU TRANSVAAL

C'est à 980 milles de Cape Town, que se trouve Prétoria, capitale Sud-Africaine. Le trajet entre les deux cités dure à peu près soixante-quatre heures. La ville près de laquelle passe une jolie petite rivière est située dans un bas-fond. La chaleur y est accablante en été et Prétoria à la réputation d'être peu saine. Elle a été baptisée en l'honneur de Prétorius, l'un des chefs les plus fameux des Boers. Des gisements aurifères et diamantifères y ont été découverts, mais le gouvernement a rarement donné l'autorisation de les exploiter.

Prétoria est une ville de fonctionnaires et l'industrie y est à peu près nulle ; la plupart des habitants appartiennent aux nationalités hollandaise, allemande et suisse ; aussi y parle-t-on rarement une autre langue que le hollandais ou l'allemand. Le parlement y siège pendant quatre mois de l'année. On y trouve une église calviniste hollandaise et une synagogue, mais le monument le plus remarquable est le palais du gouvernement, dont nous avons donné une vue la semaine dernière. C'est là que sont centralisés les pouvoirs exécutif, législatif et administratif de la République. Le président, le secrétaire d'Etat, le procureur général, l'ingénieur en chef des mines y ont leurs bureaux et tous leurs employés. Les deux parlements ou *Ruads* y ont leur chambre de délibération, et peuvent à chaque instant convoquer devant eux tel fonctionnaire qu'il leur plaît. La façade de ce monument est construite en pierres de taille qui ont toutes été importées de la colonie du Cap.

Jusqu'ici les Boers ont peu répondu aux efforts de ceux qui ont voulu les arracher à leur ignorance et plus d'une génération passera sans doute, avant qu'ils se décident à apporter quelque changement à leur manière de vivre. On sait généralement qu'ils descendent de colons hollandais et français. Ces derniers qui étaient en minorité oublièrent rapidement leur langue et firent usage de l'idiome hollandais. Ils se fondirent complètement dans la masse de leurs frères d'adoption et l'ethnologue le plus attentif aurait peine à distinguer dans les traits des Villiers, des Joubert, des Leroux et autres noms à désinence française, quelque caractère rappelant leur pays d'origine. Leur physiologie générale est à peu près celle des Flamands du Nord, dont ils parlent d'ailleurs la langue ou peu s'en faut. Comme hygiène ils sont au-dessous de tout ce qu'il est possible de concevoir, et nous en avons connu un grand nombre qui, pendant plusieurs semaines, ne se dévêtaient pas, même pour dormir. Ils sont extrêmement courageux, pratiquent l'équitation et la chasse ; leur force musculaire est peu commune ; ils sont en outre hospitaliers, mais fort jaloux de leur liberté.

Aussi on ne peut-on s'empêcher de déplorer l'attitude que le gouvernement anglais s'est cru obligé d'avoir vis-à-vis d'eux.

LES DEUILS

Il faut songer aux choses pénibles, quelle que soit la tristesse éprouvée.

A Paris, il y a des administrations qui s'occupent de toutes les formalités à remplir pour les décès ; en province, il faut suivre les habitudes de la localité, et si vous êtes jeune, vous serez certainement entouré de parents ou d'amis qui se feront un devoir de vous rendre tous les services usités en pareille circonstance.

Occupons-nous donc des deuils proprement dits. A Paris la durée des deuils est la suivante : Veuve, un an et six semaines, père et mère, un an, grand-père et grand-mère, neuf mois ; frère et sœur, beau-frère et belle-sœur, six mois ; oncle et tante, trois mois ; cousin et cousine, un mois à volonté. On peut prolonger un deuil, mais jamais le raccourcir.

Les deuils ordinaires sont les deuils d'oncle, de tante, de cousin et de cousine.

Il faut suivre les usages du pays que l'on habite ;

les règles ne sont pas toutes les mêmes, elles diffèrent suivant les provinces.

Dans un grand deuil, pendant les six premières semaines, une dame portera la robe en cachemire noir unie, ou avec haut biais de crêpe, châle long en cachemire, chapeau de crêpe, long voile baissé sur la figure, gants de soie ou de laine noire.

A Paris le voile se porte derrière dès le lendemain des obsèques ; au bout de six semaines on peut quitter le châle pour un vêtement orné de crêpe ; les accessoires de la toilette sont noirs, les chaussures mates.

Pour les deuils ordinaires le cachemire long ne se porte que le jour de la cérémonie funèbre ; l'hiver on portera des fourrures noires, des bijoux mats. Les perles sont adoptées dans les deuils ordinaires.

Le demi-deuil se porte en lainage et en soie suivant la saison ; le jais, le gris, le noir et blanc, le violet, le mauve, le prune, le pensée, l'héliotrope, les nuances lilas sont adoptés pour les demi-deuils.

Les chapeaux avec oiseaux, plumes ou fleurs, sont également demi-deuil.

Le tout blanc pour l'été est considéré comme grand deuil.

Le papier à lettre sera à bandes noires plus ou moins larges, suivant le degré du deuil.

Une veuve, après six mois, peut remplacer le cachemire par une étoffe plus légère. Les diamants aux oreilles peuvent à la rigueur être tolérés.

Les enfants au-dessous de douze ans portent le deuil, mais sans crêpe ; au-dessous de quatre ans, ils ne portent le deuil que de leur père ou de leur mère.

On ne porte pas le deuil de jeunes enfants.

Pendant toute la moitié d'un deuil, on se prive de toute distraction, de tout plaisir, et l'on ne reprend sa vie ordinaire que petit à petit.

Les visites de condoléance se font dans le premier mois qui suit le décès, même dans la première quinzaine.

La personne affligée peut ne pas recevoir rigoureusement ; elle doit rendre les visites six semaines après, mais le chagrin excuse tout retard ; malgré cela on doit rendre les visites à une époque plus éloignée.

Dans la seconde période du deuil, on peut accepter des invitations à dîner, et même on peut assister à des réunions musicales.

Les femmes veuves, qui ont une nombreuse famille, continueront à recevoir leurs enfants et petits-enfants, mais elle ne feront pas d'invitations à des étrangers.

Le repas qui suivra la cérémonie funèbre, si on a des parents de province à recevoir, doit être court et privé de superflu. Les proches parents ne présideront pas la table, un parent ou un ami rendra ce service.

Quand un deuil est terminé, il faut s'observer et ne pas reprendre immédiatement les modes courantes ; on devra de préférence porter des nuances foncées et pas criardes ; les bijoux seront repris, ainsi que tous les accessoires de toilette.

INTERIM.

Prenez en bonne part tout ce que vous voyez faire aux autres, et gardez-vous de trouver en eux plus de défauts que dans vous.—S. LOUIS DE GONZAGUE.



Un baiser, mon amour !



OPERA FRANÇAIS

La direction de la troupe d'Opéra Français, au Monument National, a préparée pour cette semaine un excellent programme. On donnera lundi soir *Africaine* ; mardi soir, *Aïda* ; mercredi soir, *Lakmé*.

Les amateurs de bonne musique et de haute première seront donc particulièrement heureux de voir *Lakmé* au programme pour mercredi soir. Aussi, nous espérons qu'il y aura salle comble, car *Lakmé* sera donné avec des décors nouveaux et une mise en scène parfaite.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—J.-A. Boucher, 476, rue Berri ; Delle Maria Lachance, 235, rue Montcalm ; Madame O.-A. Hubault, 355, rue Sanguinet ; Arthur Corneillier, 453, rue Lagachetière.

Québec.—L.-M. Poulin, 8, rue Artillerie ; V. Paradis, 44, rue Dalhousie, basse-ville.

Hull.—Delle Eva Drouin.

New-York.—S.-F. Vanni, 532, West Broadway.

Moncton, N.B.—Simon Melançon, 94, rue Main.

Chicoutimi.—P.-A. Labadie.

St-Germain de Grantham.—M. l'abbé P.-A. Lebrun,

Ottawa.—R.-P. Caouët, 95, avenue Victoria.

Toronto.—Joseph Bélanger, 163½, rue Sydenham.

Windsor Mills.—P.-L. Bégin.

Lewiston, Maine.—Adélar Langelier, 2, rue Lafayette.

JEUX ET AMUSEMENTS

METAGRAMME

Au pays du soleil, un homme à brun visage,
Et, ma tête changée, à vos pieds, sur la plage.

ÉNIGME

Je blanchis, je noircis,
J'embellis, j'enlaidis,
Je détruis, je guéris.

PROBLÈME POINTÉS

Q** p** d* t**** s***** p*** c***** t****
c*****.

COMBLE

Quel est le comble de l'imprudence pour un géolier
interpellé par un prisonnier ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 799

Anagramme.—Râpé, Paré.

Problème chiffré.—A mesure que la jeunesse s'efface du visage, elle se réfugie dans le cœur.

Charade.—Four-mi.

Coquilles.—1. Gâteau. Fève. Cuit ; 2. Rangez. Cartes. La. Table ; 3. Coup. Le. Chêne ; 4. Fagots. Fagots ; 5. Jours. Ressemblant ; 6. Colle. Tient. Mains.

ONT DEVINÉ :

Mlle Blanche Couture, Holyoke, Mass. ; Mlle Juliette Claire, Acton Vale ; Mlle Alphila Lapointe, J. Turgeon, Québec ; Mlle Eva Dubois, N. Trudeau, A. Printeau, Montréal ; Mlle C. Valois, Ottawa.



Voilà, mon chéri !

—Les jupons de couleur sont bien portés. Le jaune, le vert, les nuances les plus franches se montrent hardiment.

—De 1883 à 1897 on a capturé du saumon à la Colombie Anglaise pour une valeur de \$33,000,000.

—Le blanc fait de tels progrès que l'on ose prédire le retour prochain du bas blanc.

—Une nouveauté de l'hiver sera la tunique de dentelle. Elle vous composera une toilette fort élégante pour un dîner, un concert, même une toilette de soirée si le dessous de soie est décollé et les manches transparentes.

AUCUNE RESISTANCE

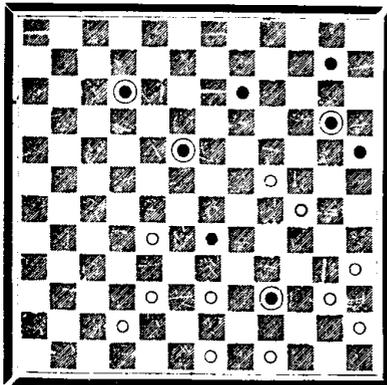
Le rhume le plus obstiné même, ne résiste pas au *Barème Rhumal*.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 236

Composé par M. N. Brochu, Lévis.

Noirs—8 pièces



Blancs—11 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 235

Blancs		Noirs	
47	41	34	60
52	47	60	29
46	39	29	45
50	26	gagnent	

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

SEMAINE DU 23 OCTOBRE

Saison d'Opéra Français

MONUMENT NATIONAL

Remis à neuf pour l'occasion.

LA MUETTE DE PORTICI,

LAKMÉ,

Avec plusieurs des plus belles pièces du répertoire français.

Grande Matinée: Samedi.

PRIX POPULAIRES 1000 places à 50c, 75c et \$1.00.

Nouveaux Sièges d'Orchestre, \$1.50 et \$2.

—Dans la ville de Paris il se fait une consommation de plus de 100,000 livre de limaçons par jour.

—Le *Patriote* fut le premier journal canadien-français publié aux Etats-Unis Il fut fondé en 1837, à Burlington, par L. Duvernay.

—La France a 97,500,000 de population ainsi répartis: 38,300,000 en Europe; 23,600,000 en Asie; 35,000,000 en Afrique; 420,000 en Amérique et 150,000 en Océanie.

—Les taxes sur le tabac rapportent à l'Oncle Sam quelque chose comme 136,000,000 par année.

VOTRE DÉBILITÉ GÉNÉRALE

Ne peut disparaître qu'en prenant les "Pilules Cardinales" du Dr Ed Morin. Elles sont d'une efficacité bien marquée dans tous les cas de maladies des femmes ou des jeunes filles. Se vendent partout.

NOS COLLEGIENS

En voyant défilér dans nos rues ces longues files de collégiens et de pensionnaires de nos maisons d'éducation, l'observateur est frappé du grand nombre de jeunes filles et de jeunes garçons, dont les traits tirés et alanguis, le visage pâle, les lèvres décolorées, la démarche languissante accusent la présence de l'anémie ou de Chloro-Anémie. Cette état maladif a des causes nombreuses et variées: la vie renfermée, l'alimentation, le surmenage intellec-

tuél chez quelques élèves sans compter les conditions hygiéniques défectueuses et des dispositions héréditaires. Quelle que soit la cause, l'essentiel est de la combattre: l'anémie à son début, est facile à guérir. Négligée, elle peut entraîner des désordres graves que l'on peut si bien éviter en mettant les jeunes filles et les jeunes garçons, à l'époque de leur croissance et du développement, au régime si simple et si peu coûteux mais si sûr des *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard. On trouve ces *Pilules* dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les **LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS**. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.



Les Voilà les Belles Fourrures!

Riche collection de Tapis de Pieds en Peaux de Lions, Tigres, Léopards, Jaguars, Ours blancs et gris et Loups de Russie. La plus belle du continent.

Nouveautés pour Dames!

Nous avons en magasin toutes les dernières créations des grands centres de la mode.

Notre maison n'a pas de rivales dans le commerce de la Fourrure.

Nos formes nouvelles en Manteaux, Collettes, Manchons, Casques, Garnitures, éclipsent tout ce qu'on a vu jusqu'à présent.



Nouveautés pour Messieurs!

Aucune maison ne peut fournir des Paletots garnis et fourrés plus richement que ceux que nous exhibons et que nous faisons sur commande.

Nos tailleurs sont des artistes et nos couturiers sont les plus habiles du pays.

Il n'y a aucun risque pour l'acheteur. Nous donnons la garantie la plus absolue.

ON PRÉPARE LA FOURRURE DANS TOUTES LES FORMES.

NOUS AVONS DES EXPERTS POUR CELA

Notre maison est la plus grande du monde entier dans le commerce en détail de Fourrures.

ON NETTOIE, TEINT ET REPARÉ TOUTES SORTES DE FOURRURES, A TRES BON MARCHÉ

IMPORTANT et VRAI: Nous le PROUVERONS!— Nous vendons nos fourrures à 25 pour cent moins cher qu'elles coûtent au commerce de gros du Canada.

Chs. Desjardins & Cie,

1533 à 1539

Rue Ste-Catherine, Montréal.

ENCORE UN TMOIGNAGE ECLATANT !

Mme McKay, de River Point, R.I., écrivait il y a quelques semaines : " Cher docteur. — Depuis cinq ans je souffrais du *prolapsus uteri*. Il m'était impossible de marcher sans éprouver de violentes douleurs dans tout le corps. Je ne pouvais vaquer à mes occupations. Après avoir essayé sans le moindre succès différents modes de traitement, je considérais mon cas comme incurable, lorsque je commençai à faire usage de votre " Régulateur de la Santé de la Femme " et de vos " Female Plasters. " Je pris dix bouteilles de " Régulateur " et m'appliquai six " Female Plasters " sur l'estomac. Aujourd'hui, je suis complètement guérie et je suis aussi alerte qu'à l'âge de quinze ans. "

Vous qui souffrez, mesdames, faites usage des fameux remèdes le " Régulateur de la Santé de la Femme " et le " Female Plasters " du Dr J. Larivière, et vous recouvrirez vos forces perdues et la vigueur de la jeunesse. Ecrivez au Dr J. LARIVIÈRE, Manville, R.I., ou procurez-vous ses remèdes chez votre pharmacien. Prix du " Régulateur, " \$1,00 ; des " Female Plasters, " 25 cts.

PROTECTION POUR TOUS

En mettant un sou par jour de côté, que vous déposerez à la " Caisse Nationale d'Economie, " vous retirerez après 20 ans une rente suffisante pour vous aider dans votre commerce et ne pas être à charge à personne pendant votre vieillesse.

Sur demande, les statuts et règlements Tous seront expédiés franco.

Adressez-vous à Arthur Gagnon, Sec.-trés., Monument National, Montréal.

— La production quotidienne de l'usine de pulpe du Sault-Saint-Marie est de 110 tonnes.

— Le plus petit journal du monde est le " Sea Breeze " publié à Belfast, Me. Il est imprimé sur une carte postale.

— Sommaire du *Tour du Monde* : L'île Maurice, par G. Verschur. — De Marseille en Asie Centrale, par F. de l'Harpe. — Le canal de l'Elbe au Rhin. — Le peuplement européen en Tunisie. — Livres et cartes. — Les Revues étrangères : Le climat du Klondyke. — Le climat de l'Amazonie. — Les Montagnes Rocheuses.

Abonnement : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris

RIEN AUTRE A FAIRE

Contre le rhume et ses complications employez le *Baume Rhumal*.

VOUS SEREZ SATISFAIT DU BROMA

Si vous le prenez pour votre faiblesse nerveuse, douleur au côté, près du cœur, au foie et à la tête. Ce tonique donnera une nouvelle impulsion à votre sang affaibli. Demandez le chez votre marchand de remèdes.

LE DANGER—LE SALUT

Les enfants dans leur croissance, les jeunes filles au moment de leur formation, les femmes dont la fatigue a abattu les forces, les nourrices, tous ceux qui sont touchés par le surmenage de la vie, ceux qui ont des occupations sédentaires, qui vivent dans des espaces confinés où la lumière pénètre à peine, où l'air vicié se renouvelle difficilement, les personnes qui souffrent du mal de nerfs, qui sont affligées de dyspepsie, de fatigue générale, les femmes dont les époques sont irrégulières, trouveront un précieux reconstituant dans les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui ont pour effet de relever, de fortifier, de vivifier l'organisme. Regardez dans votre entourage, voyez ces visages pâles, ces figures étiées, ces teints de cire qui attestent la pauvreté du sang et le besoin impérieux d'une prompt intervention médicale. Le salut dans les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

— A Wardbury, Norvège, le soleil ne se couche pas entre le 21 mai et le 22 juillet. Voilà une journée bien longue ! S'il y en avait six comme celle là dans une semaine, il faudrait absolument augmenter les salaires.

— Un médecin de New-York dit que les religieuses valent mieux pour le service des hôpitaux que les infirmières laïques. On n'a pas besoin d'un télescope pour constater cela.

— Le tabac canadien semble avoir gagné la faveur des Anglais, dès la connaissance faite. Les fumeurs du Royaume-Uni le trouvent excellent, bien que les échantillons qui ont été expédiés jusqu'ici manquent de préparation.

PUISSANCE CONTRE LA GRIPPE

Le " Vin Morin Créso-phates " est cette puissance qui détruit et fait disparaître jusqu'au moindre détail ce mal, dont les conséquences malheureuses sont incalculables. Se vend partout.

SOUFFRANCES FEMININES

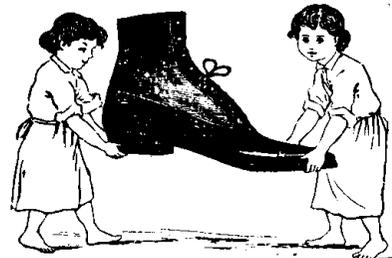
Un fait bien extraordinaire, en un temps où la science marche à pas de géant dans la voie des découvertes, c'est le grand nombre, le très grand nombre de femmes qui, par pure négligence, s'exposent, chaque mois, à d'horribles souffrances, faute de régime qui, en régénérant le sang, en fortifiant l'économie contre les incessantes attaques du mal, leur rendrait l'existence agréable et leur permettrait de voir arriver sans appréhension la périodique échéance à laquelle toutes et chacune sont sujettes. Chez les trois quarts des femmes, chez la presque totalité des jeunes filles, les époques sont douloureuses parce que le sang est affaibli, appauvri et ne fournit pas aux organes les éléments nécessaires pour leur permettre de braver et d'affronter les maladies. Si cependant, au lieu de recourir à toutes espèces de remèdes et de pratiques bizarres, elles se décidaient à prendre, pendant 2 ou 3 mois, des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, elles ne tarderaient pas à constater, à la vue et à la transparence rosée de leur teint, combien ces pilules sont efficaces et recommandables pour combattre les douleurs qui accompagnent l'indisposition mensuelle. A vendre dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de Poste, Montréal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français. Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Tousjours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.



Les Besoins de la Famille

EN FAIT DE

CHAUSSURES

Nouvelles, durables et élégantes, ne peuvent être nulle part mieux satisfaits que chez

RONAYNE FRERES

2027 Rue Notre-Dame

CARRÉ CHABOLLEZ, MONTREAL

Tel. Bell main 472.

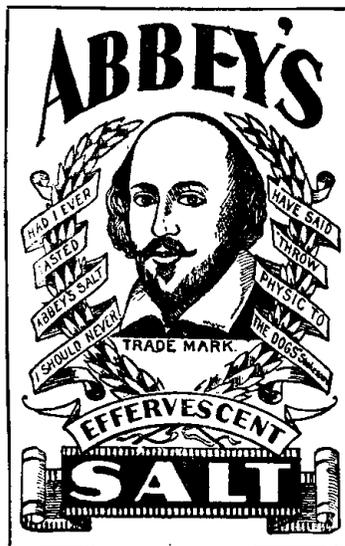
Une petite fente emplira un grand seau.

Ainsi une légère maladie ou une petite irrégularité du système détruisent toute la vitalité et toute l'énergie d'un homme vigoureux, si elles sont négligées. Cependant on dédaigne ordinairement ces petits maux jusqu'à ce qu'ils soient profondément enracinés dans le système.

L'usage quotidien d'

ABBEY'S EFFERVESCENT SALT

conservera votre sang frais, et votre système en parfaite condition. Les médecins le prescrivent et l'approuvent.



Le "Canada Lancet" dit :

" Ce médicament mérite tous les éloges qu'on en fait. Un échantillon est offert à chaque médecin et les rapports des hommes de l'art sont très favorables. Il n'y a pas de doute que l'usage quotidien d'Abbey's Effervescent Salt se recommande comme un moyen puissant pour prévenir et éloigner les attaques de maladie. "

SOCIETE COOPERATIVE des FRAIS FUNERAIRES

Ne fait pas seulement les enterrements de ses abonnés. Elle entreprend les funérailles privées à des prix défiant toute compétition.....

TOUT EST DE PREMIERE CLASSE

EMBAUMEMENT SCIENTIFIQUE.

1756 Rue Sainte-Catherine

BELL EST 1235.
TEL: MARCHANDS 563.

Bureau : Toujours ouvert.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Trestler, Globensky & Martel,
...**DENTISTES...**
No 1920, rue Ste-Catherine,
Montréal

EXTRAIT D'UNE LETTRE IMPORTANTE

Un Médecin distingué donne son appréciation sur le

"BROMA"

Ste-Anne de Beauport.
A MR LE DR. ED. MORIN QUÉBEC,
Mon cher Confrère,

Mille et une félicitations pour votre incomparable préparation, le "BROMA." J'ai employé ce précieux Tonique dans plusieurs cas d'anémie, faiblesse générale, etc., et j'ai toujours obtenu, de ce grand restaurateur du sang et des nerfs tout l'effet désiré. L'action prompte et reconstituante de cette médecine en a fait un des premiers remèdes pour toutes

les personnes souffrant de maladies nerveuses ou épuisées par les excès, les veilles et la maladie.

Je dois encore faire mention de plusieurs cas de Dyspepsie guérie par ce puissant Tonique.

Connaissant parfaitement les propriétés curatives du "BROMA," je n'hésite pas à le recommander dans tous les cas où le malade a besoin d'un tonique reconstituant, surtout dans la maladie du sang et des nerfs.

EUG. DICK, M. D.

Les Tapis en Liquidation..

Nous écoulerons sans égard au PRIX COUTANT nos CARPETTES.

Ces Carrés de Tapis Japonais disparaîtront donc dans le cours de la semaine prochaine, vu que nous ne refuserons aucun prix raisonnable.

CES CARPETTES

recouvriront par leurs grandeurs des espaces depuis 6 pieds de largeur sur 7 1/2 pieds de longueur, jusqu'à 12 pieds de largeur sur 15 pieds de longueur. La paroi que prennent ces carpettes dans l'hygiène de l'intérieur est depuis longtemps reconnue, car elles s'enlèvent aisément pour les exposer à l'air et les purifier.

Vous y trouverez les mêmes patrons que dans ces tapis japonais qui se vendent au Canada jusqu'à \$100 et \$500 chacun. C'est donc une chance unique car nous les vendrons sans réserve.

- Les Tapestries sont à des prix extrêmement bas depuis 75c la verge et aussi bas que..... **30c**
- Tapis de Bruxelles, très jolis patrons, valant \$1.25, pour la modeste somme de..... **85c**
- Choix sans égal de Tapis d'Escaliers. — Toiles pour fenêtres, depuis \$2 jusqu'au bas prix de..... **25c**
- Les Poles à Rideaux sont beaux à voir.
- Les Rideaux en dentelle, en net brodé, en damas, en chenille — ont aussi à subir une réduction importante.

LES PRELARTS

Ce département n'a pas besoin de longs discours — ce sont les qualités et les prix qui feront les ventes.

- Prelarts Anglais valant 50 cents pour..... **30c**
- Prelarts Anglais, 4 vgs de largeur, valant 75c, 90c, \$1 la verge pour..... **50c, 60c, 75c**
- Prelart Canadien depuis..... **20c**

Archambault Frères

Coin Amherst et Ste-Catherine, Montréal.

Plus de Faiblesse

La nature demande une certaine quantité d'électricité naturelle. Si on la lui refuse, elle ne peut donner à l'organisme général la force pour remplir les fonctions naturelles. Quand les habitudes vicieuses la privent de ses droits, il en résulte faiblesse et débilité des organes.

Donnez donc à la Nature une Chance

de se restaurer en infusant une vitalité nouvelle au corps par le moyen de ma

CEINTURE ELECTRIQUE DU Dr SANDEN

avec accessoires spéciaux pour hommes. J'ai opéré plus de 6000 guérisons en 1898. Je viens de terminer la nouvelle édition de ma brochure

TROIS CLASSES D'HOMMES

que j'enverrai **Gratuit** à tous ceux qui souffrent de débilité nerveuse, aux hommes qui ont trop vécu. Ecrivez aujourd'hui pour l'avoir. Adressez au

Dr B. SANDEN
132 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Heures de bureau 9 a.m. à 6 p.m.
Dimanche 11 " 1 "

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. — Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières. — Tous Genres.

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée — donnez-lui "DORMOL" — ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

AUX Petites Bourses!

Choses Nouvelles et Utiles à Bas Prix Extraordinaires!

Petits Profits, c'est notre Motto!



Dès le début de notre commerce, nous avons mis en pratique, le système qui réussit si bien aux grandes maisons américaines. Ce système de nombreuses ventes à petits profits, nous a valu chaque jour, des légions de clients nouveaux! Aujourd'hui, notre maison jouit d'une réputation sans égale dans l'offre de "Bargains." D'un bout à l'autre de l'année, nous nous appliquons à offrir des "Bargains" alléchants, comme on n'en trouve nulle part.



C'est là, notre Spécialité.

Les familles accourent de partout, prendre leur part des occasions invraisemblables que nous ne cessons d'offrir. On vient de toutes les parties de la ville et de la campagne—Puis on s'en retourne heureux d'avoir pu se procurer des marchandises nouvelles et pimpantes, au

Quart du Prix — Souvent à Moitié Prix!

Nous voudrions pouvoir annoncer toutes nos grandes occasions d'Automne et d'Hiver. Cela formerait un tableau extraordinaire de Bargains incroyables — mais il nous est impossible de le faire. Cela prendrait plusieurs pages et ce serait trop coûteux!

Nous nous contenterons de publier le tableau suivant:

Tweeds pour Habillements D'Automne et d'Hiver..... Bargain	19c.	Boas en Pelleteries Depuis le prix de..... Bargain	50c.
1 Lot de Tweeds à Costumes, nuances nouvelles, Pour dames, valant \$1.25..... Bargain	39c.	Chaussettes en Laine Pour hommes..... Bargain	9c.
Etoffes à Manteaux Pour dames et fillettes, valeur \$1.25..... Bargain	58c.	Corps et Caleçons en Laine par Côte Pour hommes..... Bargain	37½c.
Beavers à Manteaux Toutes nuances, valant \$1.00..... Bargain	59c.	Corps en Laine Ecossaise Pour hommes..... Bargain	43c.
3 LOTS D'ETOFFES A ROBES			
1er Lot—Marchandises Nouvelles Valant 44c..... Bargain	14c.	Corps et Caleçons Qualité supérieure, pour hommes..... Bargain	49c.
2me Lot—Ce qu'il y a de plus nouveau Valant 58c..... Bargain	22c.	Corps Fleece Lined Pour hommes..... Bargain	48c.
3me Lot—Des Etoffes riches Et de qualité supérieure, valant 75c..... Bargain	29c.	Corps pour Dames Valant 50c..... Bargain	13c.
Un immense Lot de Soies Rayées et fleuries, bon marché 75c..... Bargain	29c.	Chemises en Flanelle Pour hommes, valeur 90c..... Bargain	39c.
Corsets pour Dames Une des meilleures valeurs..... Bargain	25c.	Couvertures en Laine blanche D'une laine très douce..... Bargain	86c.
Gants Cachemire Diverses nuances depuis le prix de..... Bargain	15c.	Un Lot de Toile Cirée Pour Tapis de Table..... Bargain	15c.
Gilet en Laine Pour les Enfants..... Bargain	25c.		
Boas De dernier goût en plumes, noirs..... Bargain	14c.		

Bas! Bas! Bas!

N'oubliez pas la spécialité que nous faisons dans cette ligne. Vous ne demanderez rien dans cette ligne sans que nous puissions vous satisfaire.

Desjardins & Viens

247 Rue St-Laurent, Coin Ste-Catherine, Montréal.

Pianos Supérieurs

Spécialité de Pianos recommandés par les grands artistes

LE...

"Chickering"

De Boston

Le "Karn"

De Woodstock

Garantie absolue.
Ce sont les instruments recherchés par les vrais pianistes.
Conditions faciles.

J. A. HURTEAU

Nos 1680 à 1686, rue Ste-Catherine,

Porte voisine de la Pharmacie Descary—Coin rue St-Denis.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

HOTEL ST. JAMES

THÉO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS
LE G.T.R.
ET PRES
DU C.P.R.



L'hôtel le plus moderne et
le plus honnêtement
conduit du pays. Confort par-
fait et à prix populaires.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-GARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660

Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R

Heures de bureau :

9 h. a. m. à 6 h. p. m.

Tel. Bell

Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

LE RIFLE, ECZÉMA, MAL DE BARBE et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la POMMADE ANTISEPTIQUE DU DR RAMEAU.

Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT - FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les PILULES AN-ONIO toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris. Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

I. C. C.

(Indian Catarrh Cure)

Nouveau
Traitement

Interne et Externe

Contre le
Catarrhe

Ne contient aucun
ingrédient dangereux.

Prix : 50c. et \$1.00

LA BOITE.

Demandez-le à votre pharmacien ou écri-
vez à

L'INDIAN CATARRH CURE CO.

146, rue St-Jacques, Montréal.

S. Mortimer & Co., 24 Central Wharf, Boston
sont nos agents pour les Etats-Unis.



35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de
Chapeaux !

Chapeaux dur et mou
depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour
faire les chapeaux de Soie
et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	28f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'*Etranger*.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell. Main 2818.

The Jones Umbrella "Roof"

Put on in
One minute.
No Sewing

Fits any
Frame.

MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIBS



\$1.00
for a new
UNION
TWILLED
SILK
"Adjustable Roof"

Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie ; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'essai Gratis.

Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Adjustable," de 26 pouces (28 pes. \$1.25; 30 pes. \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure : UMBRELLA ECONOMY, expédier gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.



La Santé à Bon Marché

Toute personne—c'est connu—qui prend, le matin, un verre de cette bienfaisante

EAU MINERALE RADNOR

gagne en vigueur chaque jour. Cette eau, si agréable à boire, prise à jeun, débarrasse le système de toutes ses impuretés. Elle prévient un grand nombre de maladies et, prise régulièrement, elle purge le sang, l'enrichit et donne une vigueur peu commune à toute personne qui l'emploie, quel que soient son âge, sa constitution et son état de santé.

La Mariée d'un an

trouve souvent que le poli disparaît de ses meubles communs et qu'ils perdent graduellement leur solidité et tombent en ruine. Si vous achetez des meubles pour une année seulement, alors c'est cette sorte qu'il vous faut ; mais si vous achetez des meubles qui vous dureront toute une vie, vous trouverez que notre sorte de meubles est la meilleure, parce qu'ils durent toute une vie, paraissent toujours bien. Ils ne coûtent pas beaucoup plus cher que les autres sortes de meubles de qualité inférieure. Voyez nos prix.

RENAUD, KING & PATTERSON
652, RUE CRAIG
SUCCURSALE
2442, STE-CATHERINE

LE MONDE MODERNE

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demandez, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 : un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

Grande Revue mensuelle. Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adresse: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacler, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

- Pôles à Rideaux, tous les genres.
- Séchoirs à Rideaux.
- Ustensiles de Cuisine, tous genres,
- Peintures préparées.
- Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
- Escabeaux grands et petits.
- Machines à Laver et Tordeurs.
- Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER
6 rue St-Laurent.

BAUME ROYAL ITALIEN Le Grand Embellisseur du teint et la Merveille Chimique de Florence (l'alle)
FAITES-EN L'ESSAI



Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre n'importe quelle dame que le BAUME ROYAL ITALIEN est le plus remarquable et le seul embellisseur faisant, promptement et permanentement, disparaître les rides, les boutons, points noirs, bulbes, taches, etc., qui gâtent le visage des

plus jolies femmes. Il rend la peau veloutée, le teint délicat, est hygiénique, est invisible et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille, échantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure donnant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure.
ITALIAN DRUG CO., 207 ST-JACQUES, MONTREAL

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G. P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte, avec notice, \$1.00 ; Six bottes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance?

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREULT RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

30247

80-11-07

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue, Elle ne déchire pas le linge, C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveur.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Vendues AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,

1171 Rue Ontario, Montréal.

uccursale: 101 rue du Pont, Québec.



Institut Dentaire Canadien

BUREAU PRINCIPAL

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 846.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.

Un médecin est attaché à l'Institut. Nous avons une bonne pour assister les personnes craintives.

Dr JOS. VERSAILLE, DENTISTE

GERANT



Avant l'emploi.

Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSESIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incarnation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

487 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

Le Petit Windsor



Restaurant des Gourmets

101, RUE ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

L'APRÈS-LAVERGNE
Photographes
N°360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843
RESIDENCE TEL. BELL EST 1745
BELL EST 1285

ST-NICOLAS, Journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.



LA CHAMPAGNE CIGAR

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs - Fait du plus pur Havane - Supérieur à tous les autres cigares à 10cts.



Mr J. J. LEVERT

Professeur de - - Mandoline, Guitare et Banjo

Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS.

Leçons données privément à mes salles ou à domicile. Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232, RUE STE-CATHERINE,

(VIS-A-VIS LE QUEEN'S THEATRE)

MONTREAL

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,093

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississipi, en 1682.

PAR

REGIS-ROY

(Suite)

Une courte épreuve empoignante l'attendait bientôt. A peine avait-il franchi un arpent, qu'il fit une singulière rencontre : il s'accrocha les pieds dans les jambes de Frédéric rampant par terre à la façon des sauvages. Frédéric crut avoir affaire à l'un de ces derniers, et Emery pareillement. Le résultat fut qu'ils se prirent à la gorge l'un l'autre, et, sans articuler un son, roulèrent sur le sol dans une lutte suprême. L'obscurité, très dense, ne leur permettait pas de reconnaître leurs traits mais, dans un moment de répit où les lutteurs s'arrêtèrent dans un commun accord, haletant sous l'effet du premier choc, Emery eut conscience que son adversaire n'était pas un peau-rouge : le vêtement de ce dernier, au toucher, semblait Européen.

Il voulut s'assurer du fait tout de suite ; il formula du mieux qu'il put, à travers sa gorge comprimée par les doigts de l'autre :

— Tu n'es pas un sauvage ?... Qui vive alors ?...

L'étreinte qui gênait sa respiration se desserra tout-à-coup, en même temps qu'on lui répondait :

— Emery !...

— Quoi ! Frédéric ?... exclama alors Emery, reconnaissant la voix de son ami.

— Eh ! oui !... c'est moi !... Quelle belle affaire nous étions en train d'arranger au profit des sauvages !...

— Tu l'as dit !... Heureusement que nous nous en sommes aperçus à temps !... Dieu ! que tu as la poigne dure ! J'ai de la misère à en revenir !...

— Qu'allons-nous faire à présent ?

— Voyageons de conserve, dit Emery, et je vais te développer mes idées ; ton concours me sera très utile... Hâtons-nous ! car nous avons perdu du temps !

En route, Emery raconta à Frédéric ce qu'il avait appris des projets destructeurs des Tsonnontouans, et de l'urgence de les communiquer à tout prix à Tonty avant l'exécution de ces projets. Mais, lui, Emery, voulait des détails plus précis, c'est pourquoi il avait songé à se rapprocher des Iroquois pour essayer de saisir leurs secrets.

— Moi, dit Frédéric, en entendant l'avertissement de Paul-Léon, comme toi j'eus l'inspiration de grimper dans un arbre, et bien m'en a pris, car aussitôt j'ai vu passer sous moi plusieurs personnes qui me cherchaient, mais j'étais trop haut perché pour savoir s'ils ont parlé. Aussitôt que je crus prudent de descendre j'ai obliqué à droite, et j'avais moi aussi le dessein de m'approcher du camp ennemi, non pour surprendre leurs secrets ; j'ignorais qu'ils en eussent, mais pour tenter la délivrance de notre compagnon !

— Nous pourrions faire d'une pierre deux coups, dit Emery. Mais le plus important, ce qui doit nous occuper tout d'abord, c'est de travailler pour que le plan de ces moricauds avorte... Maintenant, silence dans les rangs ! Je flaire le danger !...

Entre les arbres, droit en avant, apparut bientôt la lueur d'un feu, dont l'élévation du terrain cachait le foyer.

Des bruits confus de voix parvenaient jusqu'aux Français.

Enfin ils arrivent au sommet d'un plateau dont l'une des extrémités est coupée en pente abrupte. Là, les deux compères domment un vallon occupé par une bande de guerriers indiens. Paul-Léon, bien ficelé, est couché au pied d'un arbre. Le pauvre homme ! il pense sans doute à ses amis, et calcule peut-être leurs chances de succès à le tirer de là. Un homme debout, tournant le dos à nos aventuriers, a des allures de commandement et semble donner des ordres. Ses habits dénotent un goût plus recherché que celui de ses suivants, et sont d'un modèle moins grossier. Emery qui étudie ses gestes, songe :

— C'est un Anglais ou un Hollandais !

Emery examine ensuite la topographie du lieu, à l'aide de la clarté répandue par les grosses branches qui flambaient au feu attisé par les sauvages.

A gauche et en avant, des arbres forment un rideau épais et bordent la scène ; à droite, un clapotement régulier indique la proximité de l'eau. C'est l'onde fugitive du Niagara qui malgré l'ardeur de sa course, baise en murmurant le bas de la robe verte de la jolie petite île Cayuga.

Après un moment d'examen soutenu dans cette dernière direction, Emery entrevoit vaguement, renversées sur le rivage, quelques embarcations indiennes d'écorce de bouleau.

Il se penche vers son compagnon, qui pendant ce temps n'avait dit mot, et lui souffle quelques paroles à l'oreille. Frédéric fait un signe d'assentiment, puis se glisse de nouveau dans l'obscurité. Emery demeure immobile.

Un quart d'heure plus tard une détonation retentit à courte distance du vallon, quelque part au delà du rideau arborescent. A ce bruit, presque tous les peaux-cuivrés s'élançèrent sous bois vers l'endroit du coup de fusil, et ceux qui restèrent—trois ou quatre—se rapprochèrent du prisonnier pour le mieux garder, mais ce faisant, s'éloignaient un peu des canots.

C'était le moment tant désiré d'Emery. Il sortit prudemment de sa cachette, puis prenant son élan il bondit en bas de la côte, dans le vallon, et décala jusqu'au rivage. Cette nouvelle scène fut rapide et mouvementée. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ces événements s'accomplissaient. D'un effort herculéen, le Canadien poussa à l'eau la plus grande des embarcations, puis une autre plus petite, quand les sauvages arrivèrent sur lui.

Il voulait que les autres embarcations eussent le même sort, et par là empêcher ses ennemis de le poursuivre. Il n'eut que le temps de se jeter dans le deuxième canot et de payer quelques mètres lorsque les Tsonnontouans atteignirent le bord de l'eau et lui adressèrent plusieurs coups de feu, qui, heureusement manquèrent leur but,

Emery n'en pagaya que plus fort, mais il n'allait pas se tirer de cette affaire aussi facilement. On lui donna la chasse plusieurs milles. Sachant bien ce qui l'attendait s'il était appréhendé, et comprenant aussi

l'importance de sa liberté, il nageait comme jamais nocher ne vogua, et ne ralentit son ardeur que quelques minutes après avoir entendu cesser tout bruit derrière lui, venant de ceux qui le poursuivaient.

Il chercha à s'orienter : pas une étoile au ciel pour le guider ; nul bruit, nulle lumière de la terre ferme pour l'aider à relever sa position. Le vacarme progressif et assourdissant des chutes terribles régnait suprême.

— Si j'oblique à droite, se disait le brave garçon, je suis certain d'atterrir quelque part en haut des chutes !... la berge est escarpée... qu'est-ce que ça fait ?... Que j'y prenne pied seulement, et je réussirai bien à gravir cette pente roide et difficile !...

Il mit le cap en plein sur l'Est et nagea vigoureusement. Au bout d'un certain temps, il s'arrêta une demi minute le front baigné de sueur.

— C'est singulier, se disait-il, avec un commencement d'inquiétude, j'aurais dû aborder après avoir travaillé ainsi... et je suis encore à l'eau... Qu'est-ce que ça veut dire ?...

Le grondement continu des cataractes fut la seule réponse qu'il eut.

Il se reprit désespérément à jouer de l'aviron, mais son esquif dansait comme un bouchon sur l'onde étrangement agitée, et devenait d'un moment à l'autre quasi impossible à diriger.

Le tonnerre plus distinct du Niagara alarmait beaucoup le canotier. Il se crut perdu lorsque sa barque d'écorce entra dans les rapides. L'embarcation semblable à un être privé de raison, se mit alors à tourner et gambader désordonnément au gré capricieux et extravagant de la divinité des eaux furibondes. Elles célébraient une saturnale ondine en l'honneur de cette nouvelle victime.

Leurs joies étaient prématurées ; une force occulte plus puissante allait retirer le pauvre Emery du trépas vers lequel il courait.

Le digne garçon se sentant hors de tout secours humain, se recommanda à la Vierge Marie. Sa prière très fervente méritait d'être exaucée, et le fut. A peine achevait-il son invocation que son canot heurta un écueil, si violemment, qu'il le crut éventré.

Un instinct préservateur—un instinct ? est-ce bien cela qui le poussa à se lever debout tout d'une pièce comme pour se jeter à l'eau ?... N'était-ce pas plutôt une inspiration d'en haut, qui, chez lui se manifesta par ce geste quasi-inconscient ?

Aussitôt qu'il eut pris une position verticale, il sentit quelque chose lui frôler la tête, et prompt comme l'éclair il éleva ses mains pour s'assurer de ce que c'était. Il rencontra une branche d'un arbre, croissant au bord de l'eau. Il s'y cramponna avec l'énergie qui saisit une personne en voie de se noyer.

Au même instant le courant balaya l'esquif qu'il montait, le laissant suspendu à la branche, les pieds et une partie du corps baignant dans l'eau.

Il rassembla toutes ses forces, et peu à peu il réussit à atteindre le tronc de l'arbre, et s'y trouva un refuge dans ses longs bras. Ce dernier effort l'épuisa et pour ne pas tomber, il se fixa avec sa ceinture.

L'obscurité était encore trop grande pour qu'Emery songeât à s'aventurer à bas de son gîte ; il en profita pour se reposer. Son cœur ému ne tarissait pas en actes de remerciement et de gratitude envers le Tout-Puissant et sa divine Mère qui l'avaient sauvé d'une mort horrible.

Aux premières lueurs de l'aube, Emery constata avec un frisson d'épouvante sa courte proximité du gouffre du Niagara, mais ce sentiment fit bientôt place à une sensation contraire : une joie indicible, car il était sur la terre ferme. Il se hâta de descendre de l'arbre, puis s'orientant, partit comme un trait vers le poste du Niagara, avertir Tonty des dispositions des Tsonnontouans à l'égard du *Griffon*.

CHAPITRE VI

DE TONTY A LA RESCOUSSE

Ceux qui pourchassaient Emery abandonnèrent la partie, parce qu'il devenait pour eux téméraire, dan-

gereux d'aller plus loin ; connaissant la localité, ils venaient de s'apercevoir que l'homme de Tonty, emporté par le courant rapide, rencontrerait à courte échéance une mort certaine, et que, pour ne pas partager le même sort, la prudence exigeait d'eux de retrorgrader sans délai.

Si le visage pâle, qui leur échappait, avait pu deviner leurs desseins envers les Français, personne maintenant ne pouvait en souffler mot, car l'ange funèbre devait sceller à tout jamais cette bouche, et c'était toujours un palliatif, un peu de baume pour adoucir le chagrin du retour au camp, les mains vides. Ainsi pensaient ces cruels Iroquois.

En débarquant de leurs canots, une agréable nouvelle les attendait ! Frédéric, l'auteur du coup de feu, avait été pris après une course opiniâtre de plusieurs minutes à travers le bois.

Des trois gaillards venus sur l'île pour pêcher, les Tsonnontouans en tenaient deux ; le troisième, en voulant fuir, avait couru à sa perte. Aussi, les projets contre le *Griffon* n'étant pas dérangés, le lendemain verrait de belles choses. Ce grand bateau que construisait de la Salle aurait été une menace continuelle à la puissance de la vaillante tribu, comme une flèche ou un trait au flanc d'un bison. Mais la barque livrée aux flammes, les Français seraient forcés d'évacuer la contrée, et les sauvages resteraient, comme par le passé, les maîtres de la traite des pelleteries. Ayant si bien présumé, s'arrêterait-on là ?... Le fort Conti, au Niagara, contenait des choses très utiles : des armes de la poudre, des couvertures, des vivres, de l'eau-de-vie, etc. Quel beau butin que tout cela !

C'est celui dans lequel Emery avait découvert un air de supériorité qui énumérait tous ces avantages et, est-il besoin de le dire, il excitait au plus haut point l'envie, les convoitises de son entourage par ces descriptions séduisantes.

Cet homme, pour tenir sa troupe en haleine, leur livra alors un petit barillet d'eau-de-feu. Ils se ruèrent dessus en poussant des exclamations joyeuses.

Pendant que les peaux-rouges ingurgitaient de copieuses libations, chantant et faisant grand tapage, le chef s'approcha des prisonniers et les questionna adroitement pour obtenir de plus amples informations au sujet du chantier du *Griffon*. Il s'adressa aux captifs en excellent français, ce qui provoqua de leur part une explosion :

— Comment ! dirent-ils, vous êtes de notre race et vous songez à diriger une attaque contre nous ?... L'entreprise de M. de la Salle, en lui faisant honneur, glorifie aussi sa patrie, et vous voulez détruire cela ?... Mais vous n'avez donc pas de cœur, vous ?...

— Que vous importe ?... Je suis maître de faire ce que bon me semble !... Mon cœur !... c'est ma vengeance ! Entendez-vous ?... J'ai des représailles à exercer, et après... Eh bien ! après, nous verrons...

— Honte sur vous qui ne craignez pas de servir contre votre pays, vos frères !... Fratricide !...

— Oh ! Oh !... braves gens, vous avez le verbe délié !... mais je ne veux plus de ça, ou je vous baillonne fortement !...

Paul-Léon allait répliquer, lorsque Frédéric le poussa du coude pour lui signifier de se taire. A quoi bon exciter la colère, s'attirer le déplaisir de cet homme ? En seraient-ils plus avancés ? Ils venaient, l'instant d'auparavant, de stigmatiser sa conduite en termes non équivoques, n'était-ce pas assez ?

Voyant que ses deux captifs ne parlaient plus, il pensa que sa menace avait produit son effet.

— Je remarque avec satisfaction, dit-il, que vous êtes sages. Il y aura peut-être moyen de faire quelque chose avec vous autres !... Mais nous causerons de cela demain, au jour !... après notre affaire du *Griffon* !...

Paul-Léon eut encore une démangeaison de parler, mais un coup de pied avertisseur de Frédéric, un peu au fait des projets de leurs maîtres temporaires, lui fit clore la bouche une seconde fois.

Le chef leur tourna le dos et s'en fut s'asseoir sur une grosse roche plate, auprès du feu. Il s'entretint avec un grand sauvage qui paraissait être son lieutenant, puis se roula dans une couverture, et s'étendit

par terre comme pour dormir. Le grand sauvage plaça des sentinelles autour du camp, et revint ensuite se mêler à ses frères d'armes pour célébrer gaiement le fameux Bacchus. Les sentinelles mêmes, incapables de résister à la tentation si puissante chez ces êtres, montèrent leurs factions, l'un muni d'une corne de buffle pleine comme une urne du précieux liquide ; tel autre d'un cornet fabriqué d'écorce de bouleau, et, un troisième, d'un pot en terre brune, grossièrement façonné.

Tout le monde buvait, hors le chef et les prisonniers.

— Pourquoi me poussais-tu du coude et du pied tout-à-l'heure ? demanda Paul-Léon à son camarade, dès que le chef fut assez éloigné pour ne pas les entendre.

— Pourquoi ?... pour t'empêcher de parler, donc !...

— Tiens !... je le comprends bien... mais, tu avais d'autres raisons !...

— Oui !...

— Eh bien ?...

— Je te les dirai tout à l'heure !...

— Pourquoi pas tout de suite ?

— On nous remarquerait probablement, et il ne le faut pas !... D'ailleurs, c'est déjà assez causés, sur ce ton-là !... Ferme ta boîte !...

Quels rudes gosiers que ces Tsonnontouans, disciples de ce Français renégat ! Comme ils buvaient sec !

Enfin, la liqueur enivrante les terrassa, et, l'un après l'autre, bien lestés d'alcool, ils tombèrent ivres-morts. Les sentinelles, leurs provisions consommées, abandonnèrent leur poste pour se ravitailler.

Frédéric observait ces choses, et le moment propice arrivant, il raconta à Paul-Léon ce que lui avait narré Emery. La détonation sous bois, ça, c'était une idée d'Emery qui parlait d'avertir M. de Tonty des machinations de ces méricauds ; ce coup de feu détournait leur attention et lui permettait de parvenir aux canots sur la rive, sans être aperçu. On lui fit la chasse, par bonheur sans succès, puisque les chasseurs revinrent bredouilles.

— Maintenant, ajouta Frédéric, Emery a fui, suivons son exemple !

— Dire et opérer sont choses différentes ! La première est facile, la seconde ne l'est pas autant !

— Le chef n'est pas ivre !... Peut-être ne dort-il pas ?... sachant bien que ses hommes vont noyer leurs forces et leur raison dans l'eau-de-vie !

— Si personne ne nous surveille ?...

— Battant ! ce sera lui, n'aie pas peur !... Ou bien, il compte beaucoup sur la solidité de nos liens !

— Je vais voir s'il n'y a pas moyen de t'en débarrasser, dit Paul-Léon. Tourne-toi sur le côté et présente moi ton dos. Avec mes dents j'espère réussir à couper les lanières autour de tes poignets. Je l'avoue, c'est un travail lent et pénible, mais que ne fait-on pas pour recouvrer sa liberté ?... Après, ce sera à ton tour de me libérer !...

Il entama donc à belles dents le cuir solidement noué aux bras et poignets de Frédéric. Les lanières étaient sèches et dures comme un fil de laiton.

Au bout de quelques minutes, force lui fut de s'arrêter, les dents excessivement agacées.

— Ah ! si j'avais les incisives d'un castor, dit-il.

Il se remit à l'œuvre cependant, et mâchonna courageusement les cordes. De temps en temps, Paul-Léon se reposait. Alors Frédéric se raidissait dans un effort suprême pour rompre ses liens, mais chaque fois les lanières résistaient, n'étant point encore assez rongées.

Un cri étouffé, plein de joie, partant des lèvres de Frédéric, annonça enfin au travailleur fatigué le couronnement de son labeur pénible.

Les liens avaient cédé à une pression plus énergique. Frédéric, en quelques minutes, débarrassé de ses entraves, respira allègrement. Ensuite il voulut rendre le même service à Paul-Léon et l'on comprend que ce dernier ne tarda guère à partager la liberté de son compère.

— Qu'allons-nous faire à présent ? demanda Frédéric.

— Parbleu !... Nous sauver...

— Pas si vite !... moi, avant de mettre ton conseil en pratique, j'aimerais, bien gros, à jouer un tour à nos persécuteurs !

— Eh ! oui !... et puis te faire repincer !...

— Ecoute-moi bien, mon vieux !... Tu sais quel coup ces diables-là ont monté contre nos gens et le bâtiment de M. de la Salle ?...

— Sans doute !... même que c'est toi qui me l'as dit tantôt !...

— Bon !... tu réponds comme un livre qu'est imprimé !... Nos sauvages en attaquant le chantier du *Griffon*, seront-ils armés ?...

— Eh ! oui !... de haches et de fusils !

— Tu répliques à merveille !... seulement si ces peaux cuivrées n'étaient pas ivres-morts à l'heure qu'il est, je ne te questionnerais pas comme je le fais !... Pour continuer... dis-moi, lequel est le plus dangereux d'une hache ou d'un fusil ?...

— Tu le sais bien, toi-même !

— Dis donc toujours !

— Le fusil !

— Alors, si les Tsonnontouans attaquaient nos amis, ils pourraient nous causer beaucoup de mal avec leurs armes offensives ?

— Infailliblement !

— Et puis, s'ils n'avaient pas de fusils ?

— Oui... mais ils en ont !

— Ils n'en auront pas longtemps... je vais les leur enlever !... D'abord pour que la farce soit meilleure, emparons-nous du chef ; ligotons-le solidement, et donnons-lui notre place !

Paul-Léon approuva cette dernière proposition avec gaieté. Au fond du cœur, il n'était pas fâché que le renégat goûtât à leur genre de supplyce.

Tous deux s'avancèrent donc à pas de loup vers leur personnage. Avec un ensemble parfait, ils le saisirent, le baillonnèrent et le ficelèrent de la belle manière, malgré ses efforts, ses sauts de carpe pour s'échapper de leurs mains.

— Maintenant, dit Frédéric, aux fusils, et prenons garde de réveiller les sauvages !

— Les armes dont nous nous emparons... où les cacher ?... tu ne les emportes pas ?...

— Non-dà !... Déposons-les dans l'un des canots ; ces fusils-là serviront à repousser l'attaque projetée.

— Ton idée est géniale !

Lorsque tous les fusils eurent été placés dans un canot, Frédéric y monta, disant à Paul-Léon :

— Nous contournerons l'extrémité sud de l'île, ce sera moins long que de passer par le nord. Toi, tu vas marcher le long du rivage, hâlant sur une corde que je fixe à la proue de ma barque ; tu iras lentement, afin d'éviter les écueils à fleur d'eau !...

— Si on emmenait tous les canots ? remarqua Paul-Léon...

— Tu as raison !... De même, ça les retardera dans l'exécution de leur programme.

— Et il y aura toujours ça de gagné ; le temps de parvenir à nos amis, les mettre en garde et nous préparer à une vigoureuse défense.

Le voyage commença. Paul-Léon passif aux directions de Frédéric marchait lentement. Ce dernier à l'avant de son léger vaisseau, cherchait à éviter d'un coup savant de pagaie, les obstacles de la route, consistant en roches et gros cailloux, dont les pointes acérées, presque à la surface de la rivière, étaient un danger continuel.

Soudain, au bout de l'île, le courant très rapide poussa l'embarcation montée contre un écueil, lequel perfora largement la mince coque, et l'eau entra en bouillonnant.

Le payeur s'empressa d'évacuer l'embarcation, et de sauter dans la suivante. Il n'eut pas le temps de sauver les armes à feu.

(A suivre)

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

Un noir ne résiste guère à une semblable invitation ; John avait donc accepté. A ce premier coup un autre avait succédé, puis un autre encore, et le pauvre cocher, malgré sa simplicité, avait fini par reconnaître qu'on voulait l'enivrer. Il avait refusé de boire davantage ; mais alors le Mexicain Guzman avait froncé le sourcil et, posant la main sur sa *machete*, s'était écrié que John l'insultait en refusant de lui faire raison, et qu'il lui planterait son couteau dans la gorge s'il ne se montrait pas plus poli. Force avait été au noir, tout tremblant, d'avalier rasade sur rasade, jusqu'à ce qu'il eût roulé ivre-mort sous la table.

— Moi m'être éveillé tout à l'heure dans l'auge des moutons où les vilaines gens avoir placé moi, disait-il avec confusion ; mais moi pas coupable, bonne missi Rachel, pas coupable du tout !

— Je vous crois, mon pauvre John, reprit miss Owens ; ces hommes, en effet, devaient vouloir vous écarter afin de nous faire tomber plus sûrement dans leur piège... Mais soupçonnez-vous quels peuvent être leurs projets à notre égard ?

— Moi rien savoir du tout, missi Owens ; moi croire d'abord eux avoir tué vous et missi Brissot... et moi bien, bien affligé.

— Eh ! quel intérêt auraient-ils à nous tuer ? Enfin, John, ne voyez-vous aucun moyen de nous tirer d'ici ?

— Aucun, bonne maîtresse ; eux couchés en travers de la porte d'entrée avec des couteaux et des revolvers ; fenêtres bien closes avec des ferrures ; pas moyen de délivrer vous.

— Mais vous-même ne pouvez-vous donc vous enfuir ? on vous croit sans doute encore engourdi par l'ivresse, incapable de vous mouvoir, et l'on est sans défiance à votre sujet. Pourquoi n'essayeriez-vous pas de sauter sur un cheval et de courir à toute bride à Dorling, où vous instruiriez mon père de la terrible situation où nous sommes ?

— Oui, oui, faites cela, John, dit à son tour Clara qui, debout derrière son amie, n'avait pas perdu un mot de la conversation ; nos persécuteurs semblent encore endormis ; profitez du moment favorable, partez vite !

John eut l'air de réfléchir sur l'exécution du plan qu'on venait de lui suggérer. Après une pause, il reprit résolument :

— Moi vouloir essayer. Les chevaux être là dans le clos, et moi choisir le meilleur pour...

Il n'acheva pas ; on entendit claquer un fouet, et aussitôt le noir poussa des cris affreux, en courant à droite et à gauche.

— Que faites-vous là, drôle ? disait Burley d'un ton irrité ; que comptez-vous avec ces petites sottises ? Allons ! rentrez, et ne vous avisez pas de vouloir lutter contre nous, car vous ne seriez ni le plus rusé ni le plus fort.

Ces paroles, accompagnées de nouveaux coups de fouet, enlevèrent au pauvre John toute velléité de courage, et il rentra humblement dans la salle basse où régnait déjà une grande agitation.

Cette agitation n'avait pas pour unique cause l'escapade du noir. Les mineurs, qui avaient dormi par terre, à la suite de l'orgie de la nuit précédente, venaient de s'éveiller en sursaut et avaient saisi leurs armes, à l'appel d'une de leurs sentinelles. Il y en avait qui entraient et sortaient sans cesse ; on les entendait se questionner avec inquiétude. Enfin l'un d'eux s'écria du seuil de la porte :

— Je vous le disais bien, c'est Gaspacho qui nous apporte des nouvelles !

— Oui, oui, c'est Gaspacho, répéta un autre, je le reconnais à son zarape rayé... Mais il va trop vite pour permettre de croire que ses nouvelles sont bonnes !

Quelques minutes plus tard on entendit les sabots d'un cheval résonner sur le sol battu autour de la maison, et un voyageur mit pied à terre devant le bâtiment.

Clara et Rachel s'étaient empressées de faire disparaître l'échafaudage de meubles qu'elles avaient élevé la nuit précédente, et elles vinrent se blottir contre la porte de leur chambre, afin d'écouter ce qui se disait. D'abord ce ne furent que des cris confus, des questions brèves auxquelles on répondait plus brièvement encore ; et puis, on se servait toujours de cette maudite langue espagnole qui déconcertait leur curiosité. Cependant quelques mots prononcés par Thompson et par Burley, finirent par les mettre sur la voie ; et avec cette perspicacité que donne le sentiment d'un danger personnel, elles parvinrent à prendre une idée assez exacte de la situation de leurs persécuteurs.

Nous savons déjà que la petite troupe de mineurs qui occupait en ce moment la maison de Walker s'était échappée des placers la veille et avait été chaudement poursuivie par la garde noire et par les volontaires du voisinage, auxquels s'étaient réunis Martigny et Brissot lui-même, sous les ordres de Richard Denison. Elle avait réussi à les dépister pendant quelques heures et elle était parvenue sans encombre à la station ; cependant Guzman et les autres, connaissant de longue date l'habileté proverbiale des Australiens de la garde noire à suivre une piste, avaient laissé en arrière un des leurs pour surveiller avec grand soin les mouvements de l'ennemi. Cet éclaireur était Gaspacho, le Mexicain, qui venait d'arriver.

La veille, Gaspacho avait vu les volontaires poursuivre leur marche, sans s'apercevoir que ceux à qui ils donnaient la chasse avaient brusquement quitté la grand'route à une certaine place pour s'engager dans les bois ; mais cette erreur ne pouvait manquer d'être bientôt reconnue. En effet, quelques milles plus loin, les volontaires s'étaient arrêtés ; ils venaient de remarquer leur méprise. Ils rebroussèrent chemin, et les noirs rôdèrent à droite et à gauche de la voie publique pour chercher l'endroit où les mineurs insurgés avaient dû la quitter. Enfin l'un d'eux poussa un cri de joie et appela tous ses compagnons ; ils accoururent, examinèrent avec attention l'empreinte des pas, échangèrent rapidement quelques paroles, puis ils affirmèrent à Richard Denison que Guzman et sa bande avaient réellement pris cette direction.

Ils disaient vrai, et Gaspacho le sentait bien ; mais sur ces entrefaites, la nuit était tombée et l'on ne pouvait suivre une piste pendant l'obscurité. Certains du succès pour le lendemain, les volontaires campèrent sur la trace même, se promettant, au lever de l'aurore, de reprendre vigoureusement la poursuite interrompue. Ils n'y avaient pas manqué, et dès les premiers rayons du jour, ils étaient remontés à cheval, suivant exactement la piste des insurgés. Gaspacho, qui du haut d'une colline voisine avait observé leurs mouvements, n'en demanda pas davantage ; il se hâta lui-même de se remettre en selle, et galopant en ligne droite par monts et par vaux, il venait avertir ses compagnons que certainement avant une heure, Richard Denison et ceux qu'il commandait allaient tomber sur eux à Walker-station.

Cette nouvelle n'était pas rassurante ; les mineurs comprenaient que toute résistance était impossible contre des forces supérieures et ils n'ignoraient pas que plusieurs d'entre eux ne devaient compter sur aucune indulgence de l'autorité. Aussi l'alarme fut-elle

grande parmi ces vauriens, quoique la plupart nemanquassent pas de courage.

— Allons ! il faut nous réfugier dans le Maaly-Scrub, dit Fernandez avec agitation.

— Oui, pour y mourir de faim et surtout de soif ! répliqua Guzman ; j'aimerais mieux nous barricader ici et nous défendre jusqu'à la mort.

— Ils brûleront cette méchante hutte et nous dedans ; pour plusieurs d'entre eux ce seraient des représailles.

— *Cavamba !* nous aurions peut-être la chance de nous tirer sains et saufs d'une pareille bagarre, comme ils s'en sont tirés eux-mêmes... Mais ils ne songeront pas à brûler les bâtiments quand ils sauront que les *senoritas* s'y trouvent avec nous.

— C'est vrai ; cependant...

— Il vaut mieux en revenir à notre premier plan, dit Burley ; si une fois les volontaires nous tenaient enfermés ici, la présence des jeunes ladies parmi nous les animerait davantage à la vengeance... Gagnons le désert au plus vite, cela vaut mieux. J'ai fait plusieurs excursions dans le Maaly-Scrub, et je sais qu'il doit se trouver encore un peu d'eau dans certains rochers. Nous amènerons nos chevaux qui peuvent nous être utiles de plus d'une manière, et en agissant avec prudence...

— Mais si l'on nous poursuit ? dit Guzman ; ceux qui ont reconnu notre trace depuis les placers jusqu'ici, pourront la reconnaître de même dans le Maaly-Scrub.

— Il n'est pas toujours aisé de distinguer des empreintes sur les feuilles sèches de maalys, reprit Burley ; d'ailleurs, vous savez, Guzman, quel moyen nous pouvons employer pour empêcher les volontaires de nous serrer de trop près ?

Et il dit quelques mots à voix basse au Mexicain.

— Soit ! on peut en essayer, dit celui-ci à demi convaincu. Eh bien, Fernandez et vous, Burley, chargez-vous de cette besogne ; moi, je vais faire seller les chevaux.

Cette détermination prise, il y eut un grand mouvement dans la hutte. Bientôt Clara et Rachel entendirent la clef tourner dans la serrure, et à peine avaient-elles eu le temps de regagner leurs places, que Fernandez et Burley entrèrent dans la chambre.

Le squatter jeta un rapide regard autour de lui.

— A la bonne heure ! dit-il en anglais, on a mangé, on a dormi même... c'est à merveille. Mais il faudra encore que l'on déjeune avant de partir, car il pourrait se faire que le dîner se fit longtemps attendre.

— Quoi ! nous allons partir ? demanda Clara : où voulez-vous nous conduire ?

— Dans un endroit où vous avez paru vous plaire beaucoup, répliqua Burley avec sa sombre ironie ; mais auparavant, nous avons quelque chose à vous demander... Allons, *senor don Fernandez*, expliquez-leur de quoi il s'agit.

— L'une de vous, mesdemoiselles, dit l'ancien commis, aurait-elle ce qu'il faut pour écrire ? car on est fort dépourvu de pareilles choses à Walker-station.

Les deux amies ne savaient où il voulait en venir ; cependant Rachel répondit :

— J'ai toujours avec moi le *book* sur lequel je prends des notes dans mes promenades.

Et elle exhiba un mignon portefeuille en écaille, fermé par un porte-crayon d'argent.

— Voilà notre affaire, dit Fernandez en le lui arrachant sans façon ; mais ce ne sera pas vous d'abord, miss Owens, qui écrirez là dedans : ce sera Mlle Brissot.

— Moi, monsieur ? demanda Clara au comble de l'étonnement.

— Vous, *uademoiselle*.

— Mais, de grâce, à qui dois-je écrire et que dois-je écrire ?

— Vous allez le savoir ; mettez-vous à cette table et hâtez-vous, car le temps presse.

Clara s'assit à la place indiquée. Alors Fernandez lui remit le porte-crayon, désigna une page blanche sur le carnet, et dicta la note suivante :

— Walker-station, le... au matin.

— Nous, Clara Brissot et Rachel Owens, de Dorling, prévenons nos amis que, nous étant rendues hier au

soir à cette station, dans un char à bancs conduit par le cocher John, afin de chercher des fleurs et des insectes dans le Maaly-Scrub, nous sommes tombées entre les mains de certains mineurs venus des placers de B*** à la suite de la dernière révolte. Ils nous ont gardées prisonnières, ainsi que John, mais sans nous faire subir aucun mauvais traitement..."

A cette assertion, qui paraissait un peu contraire à la vérité, Clara hésita : Fernandez comprit sa pensée.

— Vous ne savez guère, dit-il, de quoi certains d'entre nous sont capables !

Clara écrivit la phrase exigée, Fernandez poursuivit :

— En ce moment les mineurs dont il s'agit vont se retirer dans le Maaly-Scrub et nous y entraîner avec eux. Ils nous commandent de déclarer que si les forces réunies sous les ordres de Richard Denison, juge de paix, oseraient franchir les limites de la forêt, nous serions à l'instant misés à mort l'une et l'autre..."

Cette fois, la plume tomba des mains de Clara.

— Oh ! vous ne ferez pas cela, monsieur, vous ne pouvez être assez cruel...

— Ecrivez, dit Fernandez durement ; au diable les simagrées féminines !

— Ecrivez, chère Clara, dit miss Owens à son tour ; dans certaines situations, on fait de pareilles menaces, sans avoir l'intention de les réaliser. D'ailleurs, plus notre danger paraîtra grand, plus nos amis comprendront la nécessité de nous venir en aide."

Clara obéit encore, bien que sa main tremblât visiblement ; Fernandez poursuivit :

— Si le magistrat qui commande la force publique voulait accorder un sauf-conduit et une amnistie complète aux personnes qui nous gardent en otage, il n'aurait qu'à faire arborer un mouchoir blanc sur le plus haut bâtiment de Walker-station ; ces personnes enverraient quelqu'un des leurs en parlementaire, et sur la remise du sauf-conduit, nous serions aussitôt rendues à la liberté ; sinon, toute démonstration hostile, toute trahison, toute poursuite causera infailliblement notre mort.

— Signez maintenant l'une et l'autre, ajouta Fernandez. Burley, est-ce bien ainsi ?

Le squatter fit un signe de satisfaction.

Pendant que Rachel signait à son tour, Clara dit à Fernandez avec un accent suppliant :

— Je ne peux croire, monsieur, que l'on ait contre miss Owens et contre moi des projets aussi abominables... Et si certains de vos amis songeaient sérieusement à les accomplir, j'en suis sûre que vous, don Fernandez, vous qui avez été l'employé de mon père, vous n'hésiteriez pas à nous défendre.

— N'y comptez pas ; et surtout gardez-vous de me rappeler que j'ai été l'employé de votre père, vous ne gagnerez rien à réveiller ce souvenir.

— Et pourquoi cela, monsieur Fernandez ? n'a-t-il pas été bon pour vous ?

— Lui, bon ? répéta l'Espagnol avec un inexprimable débordement de haine ; encore une fois, ne me rappelez pas le temps que j'ai passé près de lui, où j'ai mangé son pain, car je pourrais céder à la tentation de venger sur vous, sa fille unique, mes injures et mes humiliations !

— Bonté divine ! reprit Clara effrayée, qu'a donc fait mon père pour vous inspirer une pareille aversion ?

— Ce qu'il m'a fait ? répliqua Fernandez d'une voix sourde ; je vous l'ai dit : il m'a humilié !... Lui, ce roturier, ce grossier marchand, ce spéculateur avare, il m'a obligé, moi gentilhomme titré, à me courber devant lui, à supporter sa mauvaise humeur et ses caprices... Il a été pour moi un maître sévère et sans entrailles ; il a spéculé sur ma misère ; à chaque instant il me rendait plus insupportables ma dépendance et mon abaissement, non par des paroles aigres, mais par des airs dédaigneux, des sourires glacés, mille fois plus insultants que des paroles... Je le haïssais déjà en secret de toutes les forces de mon âme, lorsque est venu s'établir au store ce Martigny, ce Français souple et insinuant, qui a su prendre auprès de Brissot la place à laquelle j'avais droit, qui a su obtenir de lui

les égards qui m'étaient dus... Alors, au lieu d'un maître j'en ai eu deux, moi hidalgo du vieux sang espagnol, et il m'a fallu supporter leurs mépris, leurs soupçons, leurs outrages... J'ai voulu me venger de l'un et de l'autre... Ils pourraient vous dire comment... Mais le diable les a sauvés !

— Cependant, monsieur, reprit Clara avec douceur, vous ne pouvez avoir oublié que, lorsque mon père vous reçut dans sa maison, vous étiez sans ressources et sans abri ?

— Silence ! ne parlez pas de cela, interrompit Fernandez avec brutalité ; vous ne rappelez que j'aurais dû mourir de faim plutôt que d'accepter cette condition misérable... Mais, poursuivit-il d'un ton différent, tous ces bavardages sont inutiles ; sachez seulement que la fille du négociant Brissot, la fiancée du juge Denison, ne saurait attendre aucune pitié de mes amis et de moi. Si nous devons mourir, vous mourrez avec nous... je le jure par tous les saints du paradis !"

Clara demeura terrifiée par la solennité de ce serment.

— Mais moi du moins, monsieur Fernandez, dit Rachel, je ne saurais avoir offensé aucun de vous ? Mon père est un gentleman paisible, aimé de toute la colonie.

— Vous, miss Owens, vous expiez le tort d'être la fille d'un fonctionnaire important et d'avoir été rencontrée en compagnie de Clara Brissot... La nécessité nous oblige à ne négliger aucun moyen pour nous tirer du mauvais pas où nous sommes engagés... Le sort de votre amie sera le vôtre."

En ce moment des cris nombreux se firent entendre autour du bâtiment.

— Alerte ! disait-on ; dans moins d'un quart d'heure ils seront ici. Allons ! à cheval tous. Au Maaly-Scrub bien vite, ceux qui ne tiennent pas à être pendus !

— Vous l'entendez, dit précipitamment Fernandez aux prisonnières, on vous accorde encore cinq minutes pour faire vos préparatifs de départ... Venez-vous, Burley ?

— Me voici," dit Burley en s'emparant du carnet de miss Owens.

Et ils sortirent laissant les jeunes filles seules dans la chambre obscure.

Rachel, tout en grignotant les provisions restées sur la table, s'occupa de mettre à tâtons son petit chapeau de feutre.

— Chère amie, dit Clara avec agitation, mon père est près d'ici avec M. Denison, avec M. de Martigny, et des forces considérables... Oh ! que ne pouvons-nous les rejoindre !

— Ils seraient à cent milles de nous que nous n'aurions pas plus de chance de leur parler en ce moment. Songez plutôt, ma chère Clara, à profiter du court délai que l'on nous accorde pour manger un morceau et achever votre toilette... Le reste maintenant dépend de Dieu seul ! Ayons confiance en lui."

La pauvre Clara sentit que l'Anglaise avait encore raison, et elle fit à la hâte ses préparatifs ; elle parvint même à manger quelques bouchées et à boire un peu d'eau, car la nature, en dépit de ces terribles secousses, réclamait ses droits. Comme Clara terminait ce repas sommaire, la porte s'ouvrit de nouveau.

— Caramba ! êtes-vous prêtes ? s'écria Fernandez.

— Vite, vite, ajouta Burley ; les autres viennent tout de bon."

Les prisonnières s'empressèrent de se rendre à cet appel, pour ne pas justifier quelques actes de violence de la part de leurs persécuteurs. Ceux-ci étaient déjà tout bottés, chargés de leurs armes et de leurs bagages ; dans l'espèce de cour qui précédait les bâtiments de la station, on voyait sept ou huit chevaux diversement harnachés, parmi lesquels miss Owens reconnut celui de son père.

Comme chacun s'empressait de se mettre en selle, Fernandez remarqua le nègre John qui demeurait à l'écart, la figure déchirée par le fouet du squatter.

— Qu'est-il besoin, dit-il, de nous embarrasser de ce maudit noir ? C'est un espion que nous allons traîner avec nous ; ne vaudrait-il pas mieux...

— Vous oubliez, dit Burley, que nous aurons besoin d'un messenger, si le juge et les volontaires acceptent

nos conditions, et qu'aucun de nous ne se soucierait de remplir ces fonctions à ses risques et périls..."

En ce moment une troupe assez nombreuse se montra distinctement dans la plaine, à moins d'un mille de la station.

— En route ! cria l'un des mineurs.

— En route ! répétèrent les autres.

Et, pris d'une terreur folle, ils s'élançèrent vers les bois.

Les deux jeunes filles restèrent en arrière avec Fernandez, Guzman et Burley, sans compter John que l'on venait d'obliger à enfourcher le lourd cheval du char à bancs.

— Miss Owens va monter derrière toi, lui dit Burley ; et si tu ne manœuvres pas bien, moricaud, je t'enverrai une balle dans les côtes, tu peux y compter.

— Et moi je prends la petite Brissot, s'écria Guzman en ricanant.

— Non, non, il vaut mieux me la contier, répliqua Fernandez ; je réponds d'elle corps pour corps.

— Finissons-en ! dit Burley avec impatience.

Il enleva dans ses bras la pauvre Clara, avant qu'elle eût pu deviner son dessein, et la déposa sur la croupe du cheval de Fernandez ; puis, saisissant Rachel à son tour, il la plaça derrière John, sans écouter les *shoking* désespérés de la jeune Anglaise. Alors, il sauta lui-même en selle, fit claquer son stockwip, et l'on galopa vers la forêt, laissant les portes de la station ouvertes, les meubles forcés, et dans tout le bâtiment des traces d'orgie et de pillage.

XVIII

LES RIVAUX

La troupe qui venait de mettre en fuite les ravisseurs de Rachel et de Clara, se composait d'une soixantaine de cavaliers, tant volontaires que soldats de la garde noire, tous bien montés et supérieurement armés.

La garde noire se recrutait parmi les indigènes, vu l'impossibilité où l'on se trouvait dans le Victoria de se procurer des Européens pour ce genre de service ; et les soldats de ce corps portaient un bel uniforme rouge dont ils ne paraissaient pas peu fiers. Leur emploi ordinaire consistait à suivre les malfaiteurs à la trace, et telle était leur habileté, qu'une fois sur une piste ils manquaient rarement d'atteindre ceux qu'ils poursuivaient.

Quant aux volontaires, c'étaient des squatters, des marchands, des employés, qui s'étaient réunis momentanément pour la défense de l'ordre. Ils ne s'astreignaient pas à une rigoureuse discipline, comme on peut croire ; mais la plupart, habitués de longue date à une vie aventureuse, étaient d'excellents tireurs, et pouvaient être redoutables dans une guerre de guérillas. Ce détachement était formé surtout des habitants de Dorling, que Richard Denison avait conduits aux mines la veille, sur la réquisition de l'autorité supérieure. Le jeune juge de paix les commandait en personne, ainsi que nous l'avons dit, et il avait pour assistants, pour compagnons et pour soldats, Brissot et Martigny.

On comprend sans peine comment Richard se trouvait là. Lorsqu'il était arrivé aux placers avec son monde, l'insurrection était déjà vaincue et les insurgés étaient en fuite. Mais il importait de les poursuivre vigoureusement pour les empêcher de se réunir sur un autre point ; il fallait surtout s'emparer de certains mineurs qui s'étaient souillés des plus horribles excès pendant la crise. Richard avait donc été mis à la tête du détachement, qui avait pour mission d'arrêter Guzman, Fernandez et consorts, tandis que d'autres troupes étaient lancées dans différentes directions.

ELLE BERTHET

(A suivre)